

LE THEME DE LA SOLITUDE
DANS L'OEUVRE ROMANESQUE
D'ANDRE LANGEVIN

a Thesis

Presented to

The Faculty of Graduate Studies and Research

The University of Manitoba

In Partial Fulfillment

of the Requirements for the Degree

Master of Arts

by

Joseph Denis Raymond Vouriot

September 1982

LE THEME DE LA SOLITUDE
DANS L'OEUVRE ROMANESQUE
D'ANDRE LANGEVIN

BY

JOSEPH DENIS RAYMOND VOURIOT

A thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies of
the University of Manitoba in partial fulfillment of the requirements
of the degree of

MASTER OF ARTS

© 1982

Permission has been granted to the LIBRARY OF THE UNIVER-
SITY OF MANITOBA to lend or sell copies of this thesis, to
the NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this
thesis and to lend or sell copies of the film, and UNIVERSITY
MICROFILMS to publish an abstract of this thesis.

The author reserves other publication rights, and neither the
thesis nor extensive extracts from it may be printed or other-
wise reproduced without the author's written permission.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	I
CHAPITRE	PAGE
I	1
II	16
III	36
IV	63
V	111
CONCLUSION	133
BIBLIOGRAPHIE	

INTRODUCTION

A l'instar de plusieurs romanciers canadiens-français contemporains, tels Gabrielle Roy (Alexandre Chenevert), Yves Thériault (Aaron, Cul-de-sac), André Giroux (Le gouffre a toujours soif), Anne Hébert (Les chambres de bois), André Langevin, frappé par le drame métaphysique de l'incommunicabilité de l'individu, explore le thème de la solitude humaine dans ses cinq romans - Evadé de la Nuit (1951), Poussière sur la ville (1953), Le temps des hommes (1956), L'Elan d'Amérique (1972), et Une chaîne dans le parc (1974). Tous les protagonistes qui peuplent son oeuvre, tous ces fils dépossédés condamnés à chercher toute leur vie une image paternelle à laquelle s'identifier, tous ces maris trompés qui s'inquiètent de leur impuissance à assurer le bonheur de leurs jeunes femmes qu'ils cherchent à rejoindre dans l'univers où elles s'isolent, tous ces idéalistes déçus par leurs propres rêves, angoissés par la démesure entre leurs désirs et leurs échecs dans

un univers soumis à l'absurde, tous ces révoltés contre un Dieu démesuré qui s'acharne sur l'humanité, tous ces solitaires munis d'une structure mentale qui les rend imperméables à la joie et inaptés à la vie en société, se montrent animés d'une même impulsion qui réside dans cette instance à vouloir, envers et contre tout, s'évader des ténèbres qui les enveloppent, rompre leur isolement et établir d'authentiques relations humaines. Opprimés par la nature, persécutés par le milieu physique et le milieu social dans lequel ils évoluent, ces exclus luttent désespérément contre les forces antagonistes du destin auquel ils s'avèrent fatalement liés en vue d'échapper à un sort unanime, aux mâchoires de la fatalité qui broient inéluctablement les fils fragiles qu'ils s'escriment à tisser entre eux et les personnages de leur entourage immédiat, à "l'absurde cruauté"¹ qui réduit l'homme ainsi qu'un pantin, à l'aliénation originelle.² Mais toutes les

¹André Langevin, Poussière sur la ville, (Montréal: Le cercle du livre de France, 1953), p.153.

²"Aliénée, Madeleine l'était depuis sa naissance, comme moi." André Langevin, Poussière sur la ville, p.195.

démarches entreprises dans l'intention d'établir une authentique rencontre avec autrui se soldent par une irrévocable désillusion, car "les êtres vivent parallèlement."³

Il faut néanmoins se garder d'accentuer excessivement, à la manière de plusieurs critiques québécois, l'échec matériel des personnages de Langevin et de négliger le fait que presque tous ses héros évoluent radicalement sur le plan spirituel et que l'oeuvre langevinienne prend son sens à peu près intégralement dans l'aventure intérieure des protagonistes aux prises avec un drame qui se joue dans les profondeurs intimes de leur être. Tourmentés par une angoisse morale suscitée par la difficulté de "la communication entre les humains,"⁴ par la solitude devant la mort et l'impuissance devant la souffrance psychique et physique de l'homme, les personnages langeviniens en arrivent tous à une prise de conscience on ne peut plus consternante, soit celle de leur impuissance et de leur dénuement. Mais est-ce que cette connaissance, cette lucidité nouvellement acquise s'avère effectivement

³André Langevin, Evadé de la Nuit, (Montréal: Le cercle du livre de France, 1951), p.104.

⁴Jean-Louis Major, "André Langevin", Archives des lettres canadiennes, III (1964), p.209.

néfaste? Ou est-ce qu'elle se montre foncièrement salutaire, enfantant cette volonté de lutter contre la solitude, contre la souffrance, contre "l'absurde cruauté,"⁵ et ce refus d'être le complice du mal dont l'agent principal figure l'homme lui-même, notamment ceux qui sont insensibles à la souffrance des autres et qui ne figurent moralement que des morts vivants. Et cette révolte, ce refus de contribuer à la souffrance qui pèse lourdement sur l'humanité, ouvre-t-elle la voie large et droite de l'amour, permettant aux héros langeviniens de dépasser le stade d'une révolte stérile contre la condition humaine, d'approfondir sensiblement leurs relations avec autrui, et d'atteindre la vraie liberté et la vraie communication? Telles sont les questions que nous nous proposons d'éclaircir en examinant comment l'oeuvre romanesque de Langevin reflète le climat de solitude propre à la littérature canadienne-française, et surtout à quel point elle en décrit le dépassement difficile.

⁵André Langevin, Poussière sur la ville, p.153.

CHAPITRE I

Dans son premier roman intitulé Evadé de la Nuit (1951) dont l'ossature même figure le thème qui sera celui de toute son oeuvre romanesque, soit celui de la solitude, de la recherche d'autrui, André Langevin met sur scène un "animal douloureux"¹ répondant au nom de Jean Cherteffe, victime de la solitude depuis son enfance à l'orphelinat où il a été mis par son père qui s'était désintéressé de ses fils et où il a connu pendant des années la solitude la plus totale et la plus désespérée: celle de l'orphelin, un petit emmuré sans parents pour qui la crèche de Noël, symbole de "la naissance sur la paille d'un enfant entre un père et une mère, représentait l'événement le plus triste qui se puisse."² La veille de Noël il priait: "Faites que mon père se souvienne que je suis ici, que je reçoive quelque chose de lui demain."³ Mais à la distribution des étrennes de Noël, le seul cadeau qu'il reçût venait de sa tante Marguerite. La religieuse, notant sa déception profonde, son angoisse indicible, lui disait que ce cadeau venait de son père. Cependant, Jean n'était pas dupe. "Le sanglot le [secouait] tout entier et il [cachait] de ses mains

¹André Langevin, Evadé de la Nuit, (Montréal: Le cercle du livre de France, 1951), p.57.

²Ibid., p.18.

³Ibid., p.18.

son visage grimaçant."⁴

La démission paternelle a provoqué une haine complexe dont Jean a cherché à se libérer en idéalisant, voire en divinisant celui qui en était la cause.

L'homme puissant qui d'un geste bref écrase l'insecte terrifiant. Première révélation de la force. Celui qui nageait à longues brasses et sur le dos duquel l'enfant saisissait l'univers. Celui qui à son gré faisait la lumière ou les ténèbres, modifiait les dimensions, présidait à l'alternance des larmes et du rire. Dieu immense, honoré et craint ainsi qu'une idole.⁵

Mais en dépit de son idéalisation de l'image paternelle, Jean découvre, au salon mortuaire où il confronte "ses visions avec la dépouille de la réalité,"⁶ où il soumet "son angélisme à l'épreuve du terrestre,"⁷ qu'il ne garde de son enfance que de cruels souvenirs, car sa "mémoire inconsciente ou refoulée a subi la blessure il y a longtemps."⁸ Il se souvient "de l'homme qui rentrait à la maison, la nuit, un mauvais sourire aux lèvres, réveillait les enfants par des injures proférées d'une voix exaspérée et, quelquefois, théâtral, levait une main hargneuse

⁴Ibid., p.18

⁵Ibid., p.21

⁶Ibid., p.15

⁷Ibid., p.15

⁸Ibid., p.22

contre son épouse."⁹ Ayant subi cette dramatique confrontation avec son père mort, Jean découvre un inconnu, "l'autre", dont "la bouche, les yeux, le nez, tout le visage crie une souffrance intolérable, laide, que l'homme n'a probablement jamais avouée de son vivant."¹⁰ L'idole se brise et Jean cherche à échapper à une identification intolérable.

O miroir, mon père, pourquoi n'êtes-vous terni? Il faudra vous briser, parce que vous ne savez pas mentir.¹¹

Voilà que cette prise de conscience provoque l'effondrement de toutes les illusions que l'orphelin avait soutenues à force de rêves. La mort vient lui imposer la réalité en figeant l'image du père débauché. Il ne lui est plus possible d'idéaliser "ce visage d'ivrogne précocement vieilli... d'une nudité insupportable."¹² Il se voit contraint à reconnaître la vérité des paroles de Marcel.

Notre père n'existe pas. C'est un misérable ivrogne qui oublie son identité quelque part.¹³

Voilà qui figure la rupture finale symbolisée par le

⁹Ibid., p.22.

¹⁰Ibid., p.20.

¹¹Ibid., p.20.

¹²Ibid., p.20.

¹³Ibid., p.22.

chapelet qui se casse en trois tronçons,¹⁴ la perte irrémédiable de ce père idéalisé, de ce père mort, deux fois mort. Ce trépas final suscite chez Jean, deux fois orphelin, la perte de sa propre identité.

Depuis que j'ai vu notre père, je me cherche et ne me trouve pas, c'est-à-dire que mon assurance m'a quitté, que de volonté je suis devenu instrument, que j'ai vu hors de tout doute les ficelles du mécanisme.¹⁵

Privé de cet appui, Jean constate sa solitude, son incapacité à participer à la société.

Jean leva les yeux et prit conscience de la présence d'hommes autour de lui. Que dissimulaient les visages? Il s'aperçut que jamais il n'avait cherché à voir en eux l'être humain aussi vulnérable, aussi démuné, aussi individualisé que lui-même. Ils étaient peut-être une centaine dans l'établissement durs, fermés. Seuls... Un peu son reflet en cent miroirs plus ou moins ternis.¹⁶

Dominé par le désir d'échapper à un sort anonyme et à l'angoisse qui l'habite, Jean tente de rétablir l'équilibre perdu en lui-même, de se découvrir derechef, en reconstruisant l'image de son père. A cette fin, Jean se fixe le but de réhabiliter un ivrogne nommé Roger Benoît qu'il identifie à "l'autre".

Choisir un être vivant déshumanisé et sordidement exaspéré, empli d'une immense rancœur et incapable de la satisfaire; choisir un vivant pourri comme le cadavre l'était et l'assainir, graduellement lui

¹⁴Ibid., p.25.

¹⁵Ibid., p.32.

¹⁶Ibid., p.41.

rendre sa force, son sang et son âme d'être neuf.
L'affiner peu à peu jusqu'à ce qu'il atteigne l'irréelle
majesté de l'homme à la limousine. Se libérer enfin
dans une réalité vivante et des intenses désirs de
l'enfance et du rire triomphant de l'envers du rêve.¹⁷

Assis parmi ses "compagnons de stupeur"¹⁸ dans une taverne,
Jean contemple sans pitié sa belle proie, cet individu d'une
quarantaine d'années au regard fuyant sur lequel il va miser
sa révolte et peut-être, grâce à lui, se libérer de son passé.
Soudain, le "vivant pourri" se lève et se dirige vers la porte.
Jean la lui ouvre, le pousse dehors et lui donne un croc-en-
jambe. L'homme ne [tombe] qu'à genoux et un sourire [paraît]
sur son visage terreux, comme celui des enfants qui tentent
de séduire qui brandit le fouet. Il [s'agrippe] aux passants
pour se relever, sourd aux jurons. En gestes lents, il [essuie]
la bave de sa bouche, ne cherchant visiblement pas à connaître
qui l[a] fait tomber."¹⁹ Voilà qui met en relief la complexité
des motifs qui animent la conduite de Cherteffe à l'égard de
Roger Benoît. D'une part la quête du père se poursuit
fiévreusement. En permettant à un ivrogne la reconquête de sa
dignité première, Jean cherche à rebâtir l'image du père idéal

¹⁷ Ibid., p.64

¹⁸ Ibid., p.41.

¹⁹ Ibid., p.44.

que la mort de "l'autre" avait escamotée, cette image "toujours cherchée dans la foule étrangère et jamais aperçue"²⁰ quand il était jeune, cette image à laquelle il désire communier intensément. D'autre part, en humiliant et en outrageant Roger Benoît, Jean cherche à écraser de son mépris l'image du père débauché au visage "précocement vieilli... d'une nudité insupportable,"²¹ cette image qu'il poursuit dans sa victime pour la haïr et la torturer.

Jean héberge Benoît chez lui où il apprend que cet ivrogne, ancien écrivain déchu, a un fils, Claude, qui a vécu son enfance dans des orphelinats et qui est à l'hôpital depuis un an où il meurt d'une phtisie. Voilà que Benoît figure l'ivrogne idéal pour ce que Jean veut accomplir. Il commence par le contraindre à se réconcilier avec son enfant mourant dont le sort ressemble au sien. Lors de leur première visite à l'hôpital, Jean appuie Benoît contre le mur et lui fait répéter les paroles consolatrices qu'il adressera à son fils, paroles que Cherteffe aurait voulu entendre de son propre père.

Vous lui direz, mon petit, je t'ai un peu oublié, mais ça va changer. Je viendrai te voir tous les jours. Je t'apporterai des bonbons, des images. Tu guériras bien vite, parce que je t'aime trop pour te laisser ici.²²

²⁰Ibid., p.21.

²¹Ibid., p.20.

²²Ibid., p.77.

Une fois dans la salle commune où le petit Claude semble "si bien connaître l'indignité de son père,"²³ Jean revit sa propre expérience, car le sanglot de l'enfant est celui-là même que lui arrachait autrefois le cadeau annuel à l'orphelinat. En affrontant sa propre image d'enfant abandonné qu'"aucune main ne [peut] rejoindre dans l'abîme où il se [débat] tout seul,"²⁴ il s'émeut à ce point qu'il vient près de renoncer à son projet. Mais il se ravise immédiatement en constatant que Benoît est ébranlé au plus profond de lui-même, que son salut ne peut venir que de cet enfant. Toutefois la mort de celui-ci provoque l'écroulement de toutes ses illusions et marque la fin d'un maigre espoir. Attendant le retour de Benoît, Jean cherche les paroles qu'il lui faudra adresser au père abattu "pour que le dormeur ne [tombe] pas dans l'abîme, pour tenter de le rejoindre, pour vaincre cette fatalité plus cruelle que nulle autre..."²⁵ Mais Roger à l'arrivée lui déclare que ses efforts se sont avérés inopérants, que ses tentatives de ré-humanisation et de communication ont échoué lamentablement.

Savez-vous combien vous êtes ridicule?...

On ne s'installe pas dans la vie des autres.

Entre vous et moi, la distance est infranchissable.

²³Ibid., p.78.

²⁴Ibid., p.79.

²⁵Ibid., p.100.

Jamais nos courbes ne se sont rencontrées.²⁶

Voilà que Roger Benoît, "cet être... [qui] s'était modelé en une figure si seule et si démunie qu'il n'avait pu que l'aimer,"²⁷ se libère de cette vie fausse que Jean lui a imposée et le place devant l'absolu de la solitude.

Les êtres vivent parallèlement.²⁸

Encore une fois, Jean s'est attaché à une apparence. Et sur le visage du père repentant qui, accablé par le pardon de son fils,²⁹ s'est suicidé, Jean aperçoit la même expression que sur celui de son père au salon funéraire.

C'est le visage de l'autre... La bouche, les yeux, le nez, tout le visage crie une souffrance intolérable, laide...³⁰

Loin de l'avoir libéré, cette expérience le replace en face de l'image qu'il voulait fuir, celle du "Dieu immense, honoré et craint ainsi qu'une idole,"³¹ écrasé et avili à outrance par la vie, et ensuite par la mort.

²⁶Ibid., p.101.

²⁷Ibid., p.94.

²⁸Ibid., p.104.

²⁹"Pour lui, j'étais comme les autres pères, aussi digne d'affection et de respect. Et c'est de cela que je ne réussis pas à me guérir, de sa bonté." André Langevin, Evadé de la Nuit, p.108.

³⁰Ibid., p.110.

³¹Ibid., p.21.

Par suite de ce lamentable échec, Jean se voit relancé dans le pessimisme, dans son monde "inquiet, quasi halluciné, sans espoir et sans joie."³² Mais Micheline vient pénétrer dans la tragédie et l'arrache à sa solitude, à son refus de vivre. Emmuré dans un univers où il n'entrevoit "devant lui qu'une longue suite de jours à vivre sans but et sans espoir,"³³ Jean ne peut s'empêcher de reporter sur elle son espoir.

Rejoindre une âme jeune serait peut-être différent d'un rêve. Il suffisait peut-être de ne pas se méfier du bonheur.³⁴

Ainsi, Cherteffe reconnaît la nécessité de modifier sa pensée. Ayant échoué misérablement dans sa recherche de "l'autre" à travers l'image du père idéalisé, il poursuit sa quête en se tournant vers la femme qui incarne "dans ses formes mêmes le monde harmonieux et doux"...³⁵

Découvrant Micheline aussi solitaire parmi les siens que lui et écrasée par un père tyrannique et injuste, Jean s'éprend un peu malgré lui de cette "personne très secourable,... à part et supérieure,"³⁶ dont la douceur, le calme, et la beauté lui rappelle la Vierge dans la crèche de Noël à l'orphelinat,

³²Ibid., p.116.

³³Ibid., p.119.

³⁴Ibid., p.119.

³⁵Ibid., p.57.

³⁶Ibid., p.124.

symbole de tendresse féminine qu'il n'a jamais connue. Voilà que s'engage entre Jean et Micheline ce que Jean-Louis Major appelle "la dialectique de l'amour en termes de rencontre et de refus."³⁷ Par instants Jean se montre délibérément lointain, agressif, dur, cynique à force de lucidité. Asservi à son intelligence lucide qui découvre en tout un leurre, qui métamorphose la beauté elle-même en laideur, Jean ne peut s'empêcher de distancer Micheline, de la torturer, car il reconnaît que "l'amour n'est que le fruit d'une entente, d'une convention acceptée afin de pouvoir croire en une évasion. Ceux qui donnent sont des faibles que la crainte d'être écrasés réduit aux sacrifices. Seule demeure la lucidité qui équivaut assez au billet d'entrée que paie le spectateur d'un drame d'horreurs. Si tout est faux, les plaisirs le sont aussi: tout est bien clos et la seule porte qui n'est pas murée donne sur la mort."³⁸ Et ces accès de lucidité ultra-acerbes contrastent nettement avec les moments de découverte et d'abandon où tout devient simple,³⁹ où la voix de Micheline qui "exprime le bonheur" efface tout,

³⁷Jean-Louis Major, "André Langevin", Archives des lettres canadiennes, III (1964), p.213.

³⁸André Langevin, op. cit., p.125.

³⁹Ibid., p.179.

"le cadavre, la vie du dehors, les désirs forcenés de dominer pour s'imprimer au monde,"⁴⁰ où Jean se livre à sa soif d'amour qui exige une si intense communion qu'il aspire à lui briser le crâne pour communiquer avec cette part de Micheline qui lui échappe..., avec "cette invisible richesse qui [lui] est si particulière, [son] âme, le seul [don] pouvant nourrir l'amour."⁴¹

Après la mort du père Giraud, Jean et Micheline, enfin affranchis de sa cruauté malade, "s'engagent à vivre ensemble mais sans les liens du mariage, pour que leur union soit plus vraie, libre des rites et des contraintes; encore un souci de s'assurer une présence authentique de l'autre en se soustrayant aux gestes usés par le temps et la multitude."⁴² Ils s'installent dans une cabane de bûcheron, en pleine forêt, où ils connaissent les meilleurs moments de leur vie commune. "Chaque matin ils s[éveillent] à une vie neuve, s[étonnent] du calme qui les [environne], s[ouvrent] à la paix du lac et de la forêt, s[émerveillent] du vol d'un canard ou du ravage d'un porc-épic à la base d'un mur de la cabane. Ils s[admirent] l'un l'autre pour leur santé, leur jeunesse, leur joie."⁴³ Mais la première neige de la

⁴⁰Ibid., p.204.

⁴¹Ibid., p.131.

⁴²Jean-Louis Major, op. cit., p.214.

⁴³André Langevin, op. cit., p.214.

saison modifie complètement le paysage et abolit leur joie; la solitude les pénètre. Jean, obligé de rentrer au village pour renouveler les provisions, se voit traqué par une angoisse croissante qui lui mord le coeur. En reprenant la forêt, il a la certitude d'un malheur et se met à crier bien qu'il sache que Micheline ne peut l'entendre. Au retour, il la trouve "dans les ténèbres, ... étendue sur le plancher, les cheveux recouvrant le visage flétri, les mains crispées sur une couverture."⁴⁴ Transie, en proie à la panique, elle s'était soûlée pour échapper à la terreur qui l'avait assaillie pendant son absence. Désormais, leurs rapports ne sont plus les mêmes. Le froid qui a envahi le paysage se glisse entre eux et ajoute à leur insécurité et à leur solitude croissantes jusqu'à la naissance de leur enfant. L'échec est alors consommé. Micheline meurt en couches. La solitude n'est pas rompue; le problème demeure insoluble.

Voilà que "la marche à l'aveuglette dans un univers hostile"⁴⁵ prend fin. "Possédé de la lucidité, ne [croyant] pas en l'éternité des costumes, des décors..., [ayant] souffert d'un bonheur dont il savait qu'il ne pouvait durer", Jean ne peut plus "accepter que la vérité [soit] le jeu, que le vrai [soit] faux."⁴⁶

⁴⁴Ibid., p.215

⁴⁵Ibid., p.234

⁴⁶Ibid., p.234

Il n'a plus qu'à entamer sa marche symbolique vers la forêt, dans la neige, symbole de la fatalité, "marche qui ne va nulle part, qui ne conduit vers personne."⁴⁷

Il pensa qu'il nageait dans du lait et qu'à chaque élan en avant il lui fallait fendre une muraille plus épaisse. Il s'abandonna et le lait lui emplit la bouche et gela ses veines. Ses jambes s'appesantirent et il coula. Les ténèbres s'abolissaient. Il devenait lumineux. La peau de Micheline qui le couvrait tout entier, sa bouche qui glaçait la sienne et sa voix douce et pacifiante qui l'appelait de loin, de très loin. La douceur le tuait".⁴⁸

Voilà que Jean, en suivant de près son amante dans la mort, s'évade irrévocablement de la nuit, de la vie qui n'est qu'un "cirque" que l'alcool rend plus supportable, "une farce tragique" qui se termine infailliblement par un "échec lamentable" et qui est gouvernée par un "dieu cruel [qui mêle] les dés et [triche] pour que toujours [apparaisse] le même chiffre sur le tapis vert."⁴⁹ Mais à la suite de cette autodestruction, la solitude demeure en son intégrité puisque l'enfant de Jean Cherteffe reste, et qu'avec lui se reforme le cercle de l'orphelin abandonné, livré dès sa naissance à une fatalité héréditaire, atavique qui veut que le père entraîne son fils dans la mort, et que le fils entraîne son père dans la mort - et cela "depuis tant de milliers d'années."⁵⁰

⁴⁷Jean-Louis Major, op.cit., p.214.

⁴⁸André Langevin, op.cit., p.245.

⁴⁹Ibid., p.237.

⁵⁰Ibid., p.98.

CHAPITRE II

Dans son deuxième roman intitulé Poussière sur la ville (1953), Langevin reprend le thème de la solitude. Un jeune couple, soit le docteur Alain Dubois et sa femme Madeleine, vient s'installer à Macklin, centre minier fermé et replié sur lui-même. A l'intérieur de cet univers concentrique, de ce piège dont les bras tiennent prisonniers les deux protagonistes dans leur formidable étau, Alain tente vainement, dans sa soif de bonheur, d'abolir des distances qui le sépare de son épouse qui s'avère irrévocablement hors d'atteinte. A maintes reprises, il exprime son désarroi devant le mystère de cette femme ardente et passionnée qui, soumise à des forces obscures qui ne lui laissent aucune liberté d'agir autrement, recherchera l'absolu de l'amour dans un instant brûlant et éternel. Voilà que Langevin ajoute une nouvelle dimension à la solitude en la rattachant au drame vécu à l'intérieur d'un couple marié. Dans Evadé de la Nuit, il a brossé l'esquisse d'une lutte pour briser la solitude et pénétrer dans l'univers de l'autre, une lutte qui est parvenue au mariage et à ses débuts. Ici, il reprend en quelque sorte au point où il a laissé l'autre roman.

La première partie du livre nous fait voir Alain et Madeleine sur la route qui mène à la petite ville minière de Macklin, route irréversible qui, "jusque là large et rectiligne, s'étrangle en

un chemin tortueux, et montueux."¹ Soudain, Madeleine se presse contre Alain et pèse sur l'accélérateur, lançant l'automobile devant un train en marche. Cet accès de folie, cette course frénétique avec la locomotive nous révèle le caractère sauvage et impétueux de Madeleine, son goût du risque et sa soif de sensations fortes et de nouveauté. Assoiffée de vie et de mouvement, elle fait figure d'animal en liberté qui marche "vers son destin en n'ayant pas l'air de trop y croire,"² car "cette jeune fauve"³ ne supportera pas l'enclos vers lequel elle s'achemine, à savoir Macklin, ville poussiéreuse "construite au fond d'une cuvette."⁴

A Macklin, il pleut toujours... De trois côtés des collines l'écrasent où on cultive un sol pierreux bon pour le paturage et le fourrage. Du côté nord, elle s'achève sur un lac pas très grand, lui-même encaissé dans les collines. Tous les nuages qui passent au-dessus de la ville y éclatent... Et même les matins ensoleillés, le brouillard noie longtemps Macklin, si bien qu'il faut regarder au sommet des collines pour savoir s'il fait beau. ⁵

Même la maison des Dubois, le bureau d'Alain et l'appartement, n'échappera pas à la médiocrité hostile de Macklin et n'offrira pas de refuge.

¹André Langevin, Poussière sur la ville, (Montréal: Le cercle du livre de France, 1953), p.21.

²Ibid., p.20.

³Ibid., p.18.

⁴Ibid., p.26.

⁵Ibid., pp.25-26.

Que tout cela est laid: les chaises recouvertes de moleskine noire qui ont peut-être passé par dix salles de médecin avant d'échouer dans la mienne, le pupitre que l'usure a rendu poreux, les crachoirs de cuivre, les hautes armoires vitrées dont on chercherait en vain la réplique dans les plus anciennes pharmacies... Le parfum sec et rance de la maison, comme si tous les humains qui y ont vécu avant nous avaient laissé un peu de leur sel dans le bois, m'aide à comprendre le désaccord profond qu'il y a entre Madeleine, jeune et libre, d'une liberté quasi animale, et les souvenirs morts, ces meubles revêches d'avoir trop longtemps survécu. Je songe au jeune médecin qui occupait l'appartement avant nous. A-t-il quitté la ville parce que sa femme ne pouvait supporter l'hostilité de la maison?⁶

Dès son arrivée, Madeleine semble pressentir le sort que lui réserve cette ville morne et médiocre; d'où son effort désespéré pour changer l'ambiance de ce lieu fatal.

Madeline avait passé la journée à tout déplacer sans rien remettre en place. L'appartement qui avait été rangé et nettoyé par une femme de ménage avant notre arrivée suintait maintenant; la fade tristesse de l'échoppe d'un marchand de vieux meubles... Les armoires ouvertes, les tiroirs béants, le linge semé dans toutes les pièces et le tout couvert de la poussière soulevée par ce remueménage soulignaient cruellement la médiocrité d'un ameublement formé d'acquisitions de hasard, dons de ma mère et de celle de Madeleine, achats faits à la course et sans goût. Le visage traversé de longues raies de poussière, les cheveux débouclés, Madeleine, au bord des larmes, contemplait son oeuvre, prostrée dans un fauteuil.⁷

Ne pouvant supporter un instant de plus le désordre qu'elle a elle-même créé dans cette prison dont "les couleurs s'avèrent délavées par la poussière d'amiante qui n'épargne rien,"⁸

⁶Ibid., pp.16-17.

⁷Ibid., p.26.

⁸Ibid., p.27.

Madeleine se décide à prendre le souper au restaurant. Plongée dans la laideur grisâtre de Macklin sous la pluie, elle s'y précipite fiévreusement, la tête rejetée en arrière, le regard droit devant elle, comptant inconsciemment les plaques de médecins comme si elle veut fuir une menace inconnue, comme si elle reconnaît qu'elle va tenter le destin en pénétrant dans le restaurant de Kouri dont l'accès est interdit aux notables.

Voilà que la scène la plus dense de tout le roman qui "[se jouera]" en termes de regard et de réactions aux regards" se prépare, "celle où se nouera toute la trame,"⁹ où se définiront toutes les attitudes, où se fixeront toutes les options. En entrant dans la salle de Kouri où "tous les hommes n'avaient d'yeux que pour elle,"¹⁰ Madeleine lance un défi insolent aux lois de cette ville rancunière et se met à la merci du regard omni-présent d'autrui dans lequel elle se voit engluée — la "conscience regardante,"¹¹ la présence oppressante des autres qui pèse lourdement sur Madeleine et Alain Dubois. Et parmi le regards de la population de Macklin qui jugent et condamnent le couple, c'est celui de Jim, "le scrutateur des consciences du pays,"¹² qui représente le point focal de cette conscience opprimante.

⁹Jean-Louis Major, op. cit., p.217.

¹⁰André Langevin, op. cit., p.32.

¹¹Jean-Louis Major, "André Langevin", Archives des lettres canadiennes, III (1964), p.217.

¹²André Langevin, op. cit., p.150.

Jim absorbe tout et rend tout un peu plus sale.¹³

Ne se contentant pas de regarder Madeleine à distance, il traverse toute la salle dans le seul but de passer à côté d'elle et de la lorgner ostensiblement. Et lorsqu'il passe à ses côtés une deuxième fois, elle lui tire la langue, exprimant ainsi sa révolte. Voilà qui la livre "aux rieurs"¹⁴ en la plaçant à leur niveau. Et courbé sous le poids du regard désinvolte de Jim et des hommes de Macklin qui "se sentent forts des limites de leur ville,"¹⁵ Alain, qui manque de virilité que seul un père aurait pu lui donner,¹⁶ se livre également à leur merci en demeurant passif, en se montrant impuissant et lâche.

En somme j'étais venu chercher leur argent; cela leur donnait presque le droit de déshabiller ma femme. J'évitais de les regarder... [Et] en ne faisant rien moi-même pour la défendre, je leur cétais le terrain sur le plan qui les intéressait vraiment, celui de la virilité.¹⁷

A partir de ce moment, Alain, accablé sous le poids des regards des Macklinois, se verra contraint à percer progressivement l'essentiel de son épouse, à outrepasser cette

¹³Ibid., p.33.

¹⁴Ibid., p.33.

¹⁵Ibid., p.32.

¹⁶Ibid., p.30.

¹⁷Ibid., pp.32-33.

"ignorance profonde"¹⁸ qui subsiste entre Madeleine et lui, deux compagnons de rencontre qui ont toujours vécu dans "une espèce de demi-sommeil où [ils se sont] étreints à l'aveuglette."¹⁹

Où était la Madeleine des premiers jours de notre mariage... Je l'ai toujours connue têtue et orgueilleuse, mais je ne lui ai jamais vu cet air hostile et fermé... Se pouvait-il qu'elle fût déjà si éloignée?²⁰

Ayant pressenti confusément la distance entre Madeleine et lui, Alain tente de se perdre dans une salle de cinéma en compagnie de son épouse pour "éviter le tête-à-tête où [ils pourraient] cesser de jouer avec des travestis et [se] découvrir,"²¹ pour oublier "le caractère de [leur] amour, la fatalité d'un mariage."²² Mais il ne pourra échapper au regard d'autrui qui précipitera sa prise de conscience en lui révélant une part de la vie de Madeleine qu'il ne connaît pas, en lui faisant découvrir son épouse lors de son entretien éclairant avec le restaurateur, lequel lui apprendra les escapades de sa femme.²³

¹⁸Ibid., p.34.

¹⁹Ibid., p.34.

²⁰Ibid., pp.29,30,34.

²¹Ibid., p.35.

²²Ibid., p.35.

²³Ibid., p.12.

Comme s'il avait levé le rideau et m'avait montré derrière une vitre un être dont j'aurais ignoré complètement l'identité et qui eût été ma femme.²⁴

Voilà que le gouffre qui sépare Alain et cet "être" qui va seule à la salle de Kouri tous les jours devient manifeste à travers la lucidité que lui procure la "conscience regardante".

Il se terre en elle un être qui ne m'appartient pas, que je n'atteindrai jamais. J'ignore si cet être-là, m'aime, mais je sais qu'il est sa part essentielle. Un, peu comme si je ne la possédais qu'à bout de bras avec, entre nous, une opacité infranchissable.²⁵

Alain quitte le restaurant de Kouri sans mot dire et traverse la rue pour arpenter le trottoir devant la maison du docteur Lafleur, face à la sienne, où il contemple sa maison pendant qu'une grosse femme le dévisage froidement. Dans la rue déserte, cinglé par un vent qui fait tournoyer la neige qui "tend un illusoire écran,"²⁶ symbole de la fatalité absurde, de la solitude, et de la souffrance morale de toute l'humanité, Alain se voit assailli par cette lucidité nouvellement éveillée en lui par le regard indiscret d'autrui qui provoque chez lui un étrange dédoublement, lui permettant de se voir en étranger.

Je suis un intrus. Il faudrait que je me passe la main sur les yeux, que je secoue la tête pour découvrir que je n'ai rien à faire ici. Ce bureau n'est pas le mien et la femme qui dort ou lit en haut ne m'appartient pas.²⁷

²⁴Ibid., p.13.

²⁵Ibid., p.19.

²⁶Ibid., p.11.

²⁷Ibid., p.16.

Voilà que le mouvement psychologique du roman rejoint un plan plus intime. La première phase de la prise de conscience a été une relation vers l'extérieur situant le couple par rapport aux autres. La deuxième figure un retour sur soi situant Alain en présence de lui-même, face à son épouse. S'étant heurté à la réalité d'autrui, à l'inaccessibilité des autres, Dubois ne peut plus aspirer à déchirer "la dure muraille de son front"²⁸ qui lui dissimule son épouse. Dès lors, l'amour ne pourra plus s'exprimer; il se perdra dans le gouffre insondable qui les sépare, creusé par la lucidité.

Je la caressai. Elle s'abandonna, passive, lasse ou ailleurs. Je savais que sa pudeur ne supportait pas encore d'être dévêtue à la clarté de la lampe, mais je n'éteigne pas. Ma main parcourait librement son corps sans l'éveiller tout à fait. Le feu couvait sous la peau blanche, mais il ne léchait pas ma main. Cette sensation me devint intolérable et je l'obligeai à m'êtreindre. En la laissant je vis dans ses yeux un éclat dur, d'une cruelle fierté. Madeleine, ma femme, était spectatrice aux jeux de l'amour.²⁹

Après s'être brouillé avec Madeleine dans le restaurant de Kouri où elle se rend obstinément pour échapper à l'emprise de la ville, Alain abandonne sa femme sous le coup de la fureur. Ayant regagné sa voiture, il stationne juste à l'angle où il a la vue libre jusqu'à la porte du restaurant. Soudain, la porte s'ouvre et Madeleine se dirige droit de son côté. Séparé d'elle par le pare-brise couvert de neige, il la regarde, "toute seule

²⁸ Ibid., p.30.

²⁹ Ibid., p.38.

sur le coin de la rue, enveloppée par les volutes de la neige, [laissant] couler sa souffrance, un peu hagarde, l'oeil fixé sur une désespérante image, un mur de geôle."³⁰ A ce moment, il fait une découverte qui le foudroie.

Madeleine dérive; elle souffre... Il me faut résister à l'impulsion de courir vers elle, de lui avouer que je sais tout, que je suis là pour la reconforter, pour être avec elle dans la vie, qu'elle a un ami dans la ville, grands dieux! Elle serait capable de me mordre. Et mon émotion paternelle me trouble et m'inquiète. Elle peut être assimilée à de la pitié, un sentiment contre lequel Madeleine se rebellerait avec violence. C'est un peu la souffrance de Madeleine qui m'émeut certes, mais surtout mon impossibilité d'intervenir, sa solitude, qui m'eût touché chez n'importe qui d'autre.³¹

Madeleine passe devant lui et poursuit son chemin. Alain la suit en auto, fasciné, jusqu'à ce qu'elle pénètre dans le cinéma où elle trouve une sorte d'extase, un bonheur factice, rose, une réalité plus conforme à ses aspirations.

Bouleversé par la désespérante solitude où il la voit se débattre, Alain tente de se réconcilier avec son épouse, de combler le vide qui les sépare en lui offrant un bracelet "incrûsté d'agates onyx."³² Mais figé par ce dédoublement paralysant enfanté par le regard lucide qu'il porte sur lui-même, il retire le geste qu'il allait poser.

³⁰ Ibid., p.68.

³¹ Ibid., pp.68-69.

³² Ibid., p.70.

Je pense au bracelet que j'ai laissé dans la cuisine. Je dépose la petite boîte bien en vue sur une table basse au milieu de la pièce. J'essaie de me mettre dans la peau de Madeleine lorsqu'elle rentrera. Rien ne va. Il n'y aura ni cris de joie ni étonnement. Elle filera directement dans sa chambre sans me voir et sans regarder la boîte. Il faudra que j'aille la rejoindre et elle ne fera rien pour alléger l'atmosphère. Et elle est capable de me dire avec indifférence: "Qu'est-ce qui t'arrive"? La possibilité d'être ridicule devant elle m'empourpre déjà. Je reprends la boîte et la mets dans ma poche. J'attendrai le moment favorable.³³

Voilà que toutes tentatives de communication deviennent elles-mêmes gestes d'éloignement, voire de conflit grâce au regard.

Je vois Madeleine enfin, l'air las, inattentif à la rue et aux passants... J'entends sa clef dans la serrure. Elle monte l'escalier sans allumer... Je la salue; elle me répond en passant devant moi. Je m'assieds de nouveau dans le fauteuil gris. Elle reparait bientôt en pyjama et s'assoit sur le divan rose, les jambes repliées sous elle... Je vais vers elle très rapidement, sans la regarder, de crainte que son visage ne m'arrête.³⁴

S'étant assis à côté d'elle, Alain l'embrasse et la caresse dans l'espoir de la distraire de son rêve, de pénétrer dans son univers. Mais cette scène d'amour si soigneusement préparée se voit interrompue par le téléphone — l'appel de la fatalité qui le contraindra à s'embrayer dans la voie qui mène, à travers la neige et les monticules de poussière, à une maison

³³Ibid., p.72.

³⁴Ibid., pp.74-75.

où trépassera farouchement et courageusement une vieille cardiaque qui, de son vivant, a résisté inconsciemment à la mort "debout" dans l'espoir "de l'éloigner en la défiant."³⁵ En chemin, Alain remarque sur une butte une petite locomotive dont le souffle paraît précaire.

Sur l'un d'eux la petite locomotive s'essouffle encore avec des quintes de toux dont on s'attend à ce que chacune soit la dernière.³⁶

Voilà qui préfigure non seulement le trépas de la vieille qui s'essoufflait vite³⁷ et qui sera déjà morte à l'arrivée du médecin, mais encore le sort de toute l'humanité, de tous les Macklinois qui peinent sur terre et sous terre, obéissant sans lucidité et sans conscience aux lois obscures qui les asservissent à la solitude ontologique dont Langevin a brossé l'esquisse dans Evadé de la Nuit, à la fatalité absurde, à leur condition d'hommes mortels qui les suit comme une condamnation.

Ayant découvert la puissance de la fatalité, Alain, seul et désespéré, conçoit qu'il "tourne en rond avec [lui-même]"³⁸ dans un isolement total, qu'il est "hors du jeu, [regardant] derrière une paroi de verre [qu'il] ne [réussira] pas à briser."³⁹

³⁵Ibid., p.77.

³⁶Ibid., p.76.

³⁷Ibid., p.53.

³⁸Ibid., p.77.

³⁹Ibid., p.97.

Il se voit aux prises avec la fatalité d'un cercle⁴⁰ impossible à rompre pour rejoindre Madeleine à l'intérieur de son univers frénétique et passionné à moins que ce ne soit à titre d'ennemis dans le conflit animé par la haine.

Oh! les yeux de Madeleine! J'y vois la panique dont j'émerge. Elle aussi est amputée tout à coup, Cinq secondes. Suffisant pour que nos deux âmes se prennent aux crocs. Je peux continuer. Je l'habiterai bien tout le jour comme elle m'habitera. Nous nous sommes pénétrés enfin. Plus d'opacité. Je ne la tiens plus à bout de bras. Ame contre âme, liés par la glu de la haine, autrement plus tenace que celle de l'amour. Comme des chiens qui ne peuvent plus desserrer les dents. Nous sommes assurés de nous tenir compagnie. ⁴¹

Devant l'effondrement du bonheur provoqué par cette situation d'incommunicabilité, d'échec, il ne reste plus comme possibilité que la recherche de l'acceptation.

Au fond, cela arrive à tout le monde, depuis toujours et cela n'empêche pas de faire des enfants, de continuer. Voilà comment on se fait une raison. L'exigence excessive tue le bonheur. La preuve... Aucune prestidigitacion ne me tirera de là, ne me rendra plus sobre.⁴²

Mais cette vaine tentative de créer l'illusion au moyen de rationalisations est contrecarrée par la lucidité qui perce facilement cette médiocrité.

⁴⁰"J'ai bu le temps au compte-gouttes pour rien..., pour comprendre que je suis toujours attaché à mon pieu et qu'un nouveau cercle commence. Cela finit par faire une vie."
André Langevin, Poussière sur la ville, p.91.

⁴¹Ibid., p.96.

⁴²Ibid., p.99.

Je me laisse gagner par la nausée de cette sagesse sénile, puis j'ai envie de hurler. Même un chien ne se laisse pas déposséder ainsi. Oh! vite, que je devienne niais, qu'on m'extirpe du crâne cette petite lampe qui n'éclaire rien!⁴³

Or, le jeu hallucinant de l'alcool représente sa seule issue. Il prend une bouteille de whisky qui "promet la douce tranquillité de l'homme d'âge moyen qui a déjà des rentes... [et se] laisse glisser sur la pente de l'abandon." ⁴⁴

S'éveillant après le retour de Madeleine, Alain imagine le visage qu'elle a eu quand elle l'a vu effondré dans ce fauteuil avec la bouteille de whisky. Et la prise de conscience de ce regard qui le plonge dans l'avalissement provoque l'affrontement.

Il y a longtemps que tu le vois ce Richard Hétu?⁴⁵

Madeleine se défend contre lui en l'humiliant davantage.

Tu as bu. Laisse-moi.⁴⁶

Ne pouvant plus refouler "le désir forcené de la vaincre, de l'humilier, de la briser,"⁴⁷ Alain se venge avec délectation, sans pudeur, au cours de la lutte physique où il broie "son horrible fierté", son orgueil qui l'a tant fait souffrir.

⁴³ Ibid., p.100.

⁴⁴ Ibid., p.101.

⁴⁵ Ibid., p.104.

⁴⁶ Ibid., p.104.

⁴⁷ Ibid., p.104.

Mais cette tentative de recouvrer par la domination de l'autre son identité, "cette part de [son être] qui est en [Madeleine], dont [il] ne [peut se] laisser amputer parce que c'est la part la meilleure, la plus vivante, celle qui fait [qu'il est] Alain Dubois,"⁴⁸ ne le soulage pas.

Voulant mettre fin à son exacerbation qui s'accroît à mesure qu'il se dégrise, Alain se rend à l'hôtel, épisode qui mènera tout naturellement à celui de la naissance de l'hydrocéphale, car l'évasion aboutit toujours à l'échec. Et c'est la mort de l'hydrocéphale qui, survenant à un moment d'extrême tension, à la suite d'une accumulation d'expériences douloureuses, achèvera sa prise de conscience de la solitude, de l'incommunicabilité, de la mort, de "l'absurdité cruaute."⁴⁹ La fatalité prépare le décor.

De me promener seul ainsi la nuit dans un paysage enneigé me donne toujours une étrange impression, celle de traverser un pays mort, dévasté par quelque cataclysme extraordinaire. La lueur bleue de la neige reste comme une menace, une irradiation mortelle.⁵⁰

Ne voulant pas s'enliser, Alain abandonne sa voiture et s'en va à pied vers la confrontation décisive qui se tiendra dans une pièce étroite et longue qui "sent le sang chaud et la transpiration."⁵¹

⁴⁸Ibid., p.100.

⁴⁹Ibid., p.153.

⁵⁰Ibid., p.114.

⁵¹Ibid., p.116.

Ils me regardent faire d'un oeil calme qui ne juge pas, constate seulement. Ils ne se demandent même pas si je suis en état de pratiquer mon art. Ils attendent. Si tout se passe bien, ils admireront qu'en dépit de mon ivresse, je m'en sois tiré. Sinon... tout le canton le saura.⁵²

La confrontation est angoissante. Et quand Dubois ne réussit pas à leur expliquer pourquoi il n'a pu sauver l'enfant, le regard muet des autres le condamne, condamnation qu'il lira désormais partout: chez le garagiste, chez le pharmacien, à l'hôpital, etc... Toute la ville s'avèrera unanimement, irrévocablement contre lui.

Une fois sorti, Alain, pleurant "de rage, d'impuissance et de fatigue,"⁵³ comprend le sens de sa fatalité qui s'avère toujours à l'affût et qui se fait si fortement présente, si envahissante, qu'il la personnifie.

Tout le jour quelqu'un m'a talonné. Il me laissait faire quelques pas et m'écrasait pour recommencer. Maintenant je suis acculé au mur, je ne peux plus faire mes quelques pas. Il doit ou m'écraser définitivement ou faire cesser mon supplice.⁵⁴

Cette expérience profonde de la mort lui dévoile la tyrannie des monticules, la précarité de la vie et la servitude des hommes qui "creusent leur tombeau à deux dollars l'heure"⁵⁵

⁵² Ibid., p.116.

⁵³ Ibid., p.120.

⁵⁴ Ibid., p.120.

⁵⁵ Ibid., p.120.

sous ces buttes dont "le sommet... se confond avec le ciel."⁵⁶

De retour chez lui, Alain se sent atteint au plus profond de lui-même par la tragique absurdité de la condition humaine, par la menace contenue dans cette poussière insidieuse qui, au contact de l'eau, devient "enduit visqueux" où l'on risque à tout moment de s'enliser,⁵⁷ par la mortalité.

Je me couche sur le divan rose, l'âme couverte de poussière. J'ai la tranquillité et la paix des morts.⁵⁸

Et cette prise de conscience de la mort vide Dubois de toute révolte à l'endroit de Madeleine et lui permet de mieux comprendre la nature de ses relations avec sa femme. Il découvre que la solitude désespérée qu'il a décelée chez son épouse et l'insuccès de leur mariage ne sont pas la conséquence d'une faute commise par l'un ou l'autre; ils proviennent d'une condition ontologique, d'une irréconciliabilité fondamentale des êtres.

C'est un drame qui transcende la dimension individuelle, un drame qui en quelque sorte ne dépend pas d'eux... Face à cette impossibilité enracinée dans l'ontologique, la dernière attitude concevable consiste à renoncer au bonheur tout en refusant le mal de cette existence.⁵⁹

Voyant sa propre souffrance en Madeleine qui se montre

⁵⁶ Ibid., p.76.

⁵⁷ Ibid., p.115.

⁵⁸ Ibid., p.121.

⁵⁹ Jean-Louis Major, op. cit., p.223.

angoissée par les mêmes forces obscures qui ne lui laissent aucune liberté d'agir autrement,⁶⁰ bien que son aventure avec Richard Hétu laisse insatisfaite sa soif d'absolu,⁶¹ Alain se voit envahi par un torrent de pitié qui sera le seul vrai contact possible entre lui et son épouse, qui provoquera le rapprochement de leurs "deux lignes [irrévocablement] parallèles,"⁶² qui les "[engluera] tous les deux,"⁶³ qui enfantera une solidarité douloureuse dans la conscience de leur solitude.

Je l'aime, Alain. Je l'aime!... Mais je ne veux pas te faire de mal. Pardonne-moi, pardonne-moi. Ah! Si tu savais...

Le reste se perd dans le sanglot. Et d'elle à moi s'établit pour la première fois une étrange communion. Elle libère en moi un torrent de pitié dont je désire l'abreuver. Comme si elle me passait sa souffrance toute entière et j'acceptasse de m'en charger. L'émotion me fait trembler. Cette femme pantelante n'est plus la mienne, je ne me reconnais plus aucun droit sur elle. Je ne veux que la consoler, la soustraire à l'injustice divine,...⁶⁴

Alain entreprend donc de renoncer sans illusion à tout

⁶⁰"Je te jure que je n'ai jamais voulu te faire mal."
André Langevin, Poussière sur la ville, p.186.

⁶¹"Même avec lui, je ne suis pas heureuse." André Langevin,
Poussière sur la ville, p.154.

⁶²Ibid., p.152.

⁶³Ibid., p.155.

⁶⁴Ibid., p.152.

espoir de communion absolue,⁶⁵ à tous ses droits d'époux, bref, à son propre bonheur, et devient "son allié contre l'absurde cruauté"⁶⁶ pour permettre à Madeleine d'aller au bout de son bonheur.

Ma pitié, c'est peut-être ça l'amour en fin de compte, quand on a cessé d'aimer comme si on ne devait jamais mourir.⁶⁷

Mais la ville hostile de Macklin ne comprend rien à la pitié; d'où son regard désapprobateur qui condamnera la scandaleuse conduite de Madeleine et l'incompréhensible tolérance d'Alain qui permet à Richard de fréquenter sa femme sous son propre toit. Et sous les instigations du curé, la population de Macklin qui était l'indiscrète du regard, [mais] jamais en paroles,"⁶⁸ deviendra une force agressive qui accablera Madeleine et Alain de toutes parts jusqu'à ce qu'elle resserre sur eux l'étau de sa fatalité.

La ville a bien travaillé. Elle resserre son étau sur nous, si bien que nous sommes comme deux fauves en cages dans l'appartement que nous ne quittons pas. Quelques jours encore et nous serons acculés au mur.⁶⁹

⁶⁵"On ne peut avoir de droits sur un être qu'on ne peut empêcher de mourir." André Langevin, Poussière sur la ville, p.152.

⁶⁶Ibid., p.153.

⁶⁷Ibid., p.153.

⁶⁸Ibid., p.106.

⁶⁹Ibid., pp.179-180.

Et quand Madeleine tentera de rompre l'état, de fuire l'espace clos de Macklin en allant proposer à Richard de partir avec elle, malgré que l'entourage et le clergé l'eût fiancé à une jeune fille des environs pour enrayer le scandale, elle déclenchera la catastrophe, provoquera sa propre mort, accomplira son destin.

Richard sortait de la maison... Dès qu'il fut dans le rectangle de la lumière d'une fenêtre, elle a tiré. Richard est tombé. Puis Jim a entendu aussitôt après la deuxième détonation. Madeleine était dans l'ombre et il ne l'a pas vue. Quelques secondes. Et elle est morte.... Elle s'est donné la liberté définitive.⁷⁰

Après la mort de Madeleine, Alain n'accepte plus de se laisser enfermer dans le cercle d'hostilité que la ville avait formé autour des Dubois, cercle que la population de Macklin avait formé autour du couple composé du cadavre et de celui qui demeurait lors de la catastrophe, cercle qui répétait celui des montagnes. Il se décide à reporter sur les Macklinois tout ce qu'il avait voué à son épouse infidèle, à rompre cet encerclement, à vaincre leur hostilité, en utilisant les armes de "l'amour et [de] la pitié,"⁷¹ grâce à son métier.

Mais, oui, la vie reprend. Et il faut la vivre... Je resterai. Je resterai contre toute la ville. Je les forcerai à m'aimer. La pitié qui m'a si mal réussi avec Madeleine, je les en inonderai. J'ai un

⁷⁰ Ibid., pp.192-193.

⁷¹ Ibid., p.213.

beau métier où la pitié peut sourdre sans cesse sans qu'on l'appelle. Je continue mon combat. Dieu et moi, nous ne sommes pas quittes encore.⁷²

Le roman ne se clôt donc pas sur la mort, mais sur l'idéalisation de la charité, sur un chant de pitié et d'amour idéalisés qui résonne douloureusement sur la solitude ontologique qui angoisse l'humanité. Alain Dubois, qui s'était résigné à subir passivement le regard des Macklinois s'engage enfin avec courage et humilité à soustraire l'homme "à l'injustice divine"⁷³ en travaillant "à l'échelon de l'homme,"⁷⁴ en le pansant,⁷⁵ en se faisant son allié "contre l'absurde cruauté,"⁷⁶ contre l'aliénation originelle.⁷⁷ Et c'est sur cette faible lueur d'espoir qui perce le monde atrocement vide d'Evadé de la Nuit, sur cette lutte désespérée contre l'absurde, que se fondera Le temps des hommes.

⁷²⁰Ibid., pp.212-213.

⁷³¹Ibid., p.152.

⁷⁴²Ibid., p.213.

⁷⁵³Ibid., p.213.

⁷⁶⁴Ibid., p.153.

⁷⁷⁵"Alienée, [Madeleine] l'était depuis sa naissance, comme moi." André Langevin, Poussière sur la ville, p.195.

CHAPITRE III

Dans son troisième roman intitulé Le temps des hommes (1956), Langevin reprend le thème de la rencontre avec autrui en se penchant cette fois sur un groupe d'hommes et de femmes qui veulent rompre leur isolement et qui cherchent à briser l'incommunicabilité qui sépare les humains. Voilà que l'univers langevinien subit une variation intéressante qui met en lumière le développement de sa pensée. Dans Evadé de la Nuit, le romancier s'est montré centré sur l'individu auquel correspondait un espace indéterminé, "la ville" où se sont inscrits des micro-espaces lugubres (le salon funéraire, la taverne, l'hôpital, la chambre sordide) qui ne possédaient qu'une mince identité et qui ont contribué plutôt à refléter l'état d'âme des personnages isolés et faibles. Dans Poussière sur la ville, Langevin s'est tourné vers le couple et a substitué à cet espace neutre dans lequel avaient évolué ses personnages un espace nécessaire au déroulement de l'action, un espace déterminé, la petite ville compacte de Macklin, qui a contribué directement à l'éclosion du gouffre qui est allé toujours s'élargissant entre les époux.¹

¹Ainsi, la médiocrité de l'ameublement des diverses pièces de l'appartement des Dubois répugnait à Madeleine alors qu'Alain se plaisait dans le calme de leur foyer. En revanche, le restaurant de Kouri où Madeleine se rendait obstinément pour échapper à l'emprise de la ville est devenu le lieu de prédilection de la jeune femme alors qu'il aigrissait son conjoint. De même, Madeleine était enchantée par les rues de Macklin avec leur agitation tandis qu'Alain s'y sentait gêné sous l'oeil froid et scrutateur des Macklinois qui le dévisageaient.

Ici, l'auteur aborde les relations de tout un groupe humain, ajoutant encore une nouvelle dimension à la solitude et à la lutte contre l'absurde en les rattachant au drame vécu à l'intérieur d'une collectivité et en situant l'action dans un espace hostile qui joue un rôle actif à l'intérieur du drame, dans un espace qui se voit maintes fois personnifié,² agissant en quelque sorte comme un véritable antagoniste du drame, à savoir un "désert planté d'arbres qui s'étend à l'infini vers le nord."³ Ces étendues boisées inhumaines dont les limites s'avèrent indéfinies figurent un pays meurtrier où le paysage a "un éclat d'acier", où "chargés de neige, les grands pins morts [paraissent] minéraux,"⁴ où les arbres éclatent de froid.⁵ C'est le pays du silence qui témoigne d'une force de domination absolue sur les êtres qui cherchent à rompre leur isolement, à briser l'incommunicabilité qui les sépare; pays où l'on observe une hostilité et un dénuement écrasants; territoire dont le pouvoir d'oppression se voit accentué par la présence inexorable

²Renald Bérubé, "L'hiver dans 'Le temps des hommes' d'André Langevin", Cahiers de Sainte-Marie, no. 1, mai 1966, p.11.

³André Langevin, Le temps des hommes, (Montréal; Pierre Tisseyre, 1976), p.8.

⁴Ibid., p.89.

⁵Ibid., p.90.

de l'hiver, de la neige, symbole de violence et de mort, à cause de l'isolement qu'elle impose et des énergies accablantes qu'elle déploie contre les hommes dès la première page du roman.

Avant de tirer le rideau Yolande regarda la route. Rien, ni personne. La neige avait cessé. Restait un espace blanc, morne, lourd où se confondaient les maisons, les arbres, la route. Seules les longues cheminées de la papeterie, de l'autre côté de la rivière, conservaient une silhouette dans le paysage privé d'ombres. Quelque part du côté de la ville, un chasse-neige labourait le silence.⁶

Yolande, "fascinée par la blancheur,"⁷ par l'"espace blanc,"⁸ par la présence inexorable de la neige qui, face à l'absence de gens, se voit presque personnalisée, ouvre la porte qui donne sur l'extérieur et allume l'enseigne dont les tubes de néon grésillent en vain sous la neige, demeurant illisibles:

HOTEL DE LA RIVIERE VERTE; BIERE ET VINS.⁹

La "Rivière Verte", dont le propriétaire, Arthur Derôme, est le père de Yolande, figure la première halte des bûcherons qui [sortent] de la forêt,... une sorte de poste d'acclimatation où l'alcool [rend] plus douce la transition entre la ville et le désert planté d'arbres qui... [se perd] très loin dans la

⁶Ibid., p.7.

⁷Ibid., p.7.

⁸Ibid., p.7é

⁹Ibid., p.8.

toundra et les glaces." ¹⁰ Situé dans la ville de Scottsville, ville fermée perdue dans le grand nord où "vingt-quatre heures par jour les usines géantes [soufflent] au-dessus des maisonnettes leur haleine empoisonnée, leur exhalaison de pourriture et de vomissement," ¹¹ symbole de l'exploitation capitaliste des richesses naturelles et de la population ouvrière, l'hôtel de la Rivière Verte impose à cette jeune femme provocante une claustration qui lui pèse lourdement. Elle s'y ennuie jusqu'à la nausée, d'autant plus qu'elle se montre désespérée de vivre avec Laurier, son conjoint, qu'elle a accepté d'épouser il y a cinq ans "seulement parce qu'ils [habitaient] des maisons voisines." ¹² Confondant son mari, qui revendique par la force ses droits d'époux auprès d'elle, avec son père qu'elle déteste depuis toujours, Yolande identifie l'autorité maritale à la tutelle paternelle, autorité qui lui semble s'interposer de ce fait entre elle et le bonheur; d'où cette vaine tentative pour échapper à l'angoisse de vivre dans une réalité trop pénible en recourant à la musique.

La jeune femme rentra dans le bar. Seuls quelques bruits légers venus de la cuisine où Marthe préparait le souper rompaient le silence ouaté. Yolande ouvrit la radio. Un temps elle écouta la chansonnette en battant le rythme sur un verre avec ses doigts. La musique faisait des ronds dans le silence sans vraiment l'entamer. ¹³

¹⁰Ibid., p.8.

¹¹Ibid., p.8.

¹²Ibid., p.164.

¹³Ibid., p.9.

N'étant pas arrivée à secouer sa torpeur, Yolande cherche l'illusion d'un oubli dans l'alcool qui provoque une euphorie plus ou moins longue dans laquelle elle a l'illusion de dominer sa vie.

Elle prit un verre, une bouteille et versa lentement du whisky... Elle en buvait habituellement deux verres par jour... L'alcool et l'univers qu'il créait étaient une fuite. La jeune femme dérivait mieux ainsi loin de Laurier, de ses droits et de sa tyrannie de mari, loin aussi du milieu clos et sans surprise de l'hôtel, de Scottsville.¹⁴

Dans son verre rituel de whisky qui l'aide à affronter les deux pires moments de sa journée, à savoir celui du vide crépusculaire et l'angoisse du devoir conjugal, naissent des personnages semblables à ceux des magazines de cinéma qu'elle lit si volontiers, "portant le smoking et offrant des bijoux démesurés";¹⁵ personnages auxquels elle se compare dans la glace derrière le bar.

Sauf pour la poitrine..., elle ne concédait rien à ses rivales des magazines. Elle exagérait son maquillage et donnait à son visage une vulgarité qui ne déplaisait pas aux hommes de Scottsville. Avec une hardiesse qui piquait et déconcertait à la fois elle semblait annoncer qu'elle était à prendre.¹⁶

Cependant, cette passagère griserie, ces quelques moments fugitifs d'oubli, n'apportent à Yolande qu'un secours illusoire,

¹⁴Ibid., p.9.

¹⁵Ibid., p.9.

¹⁶Ibid., p.10.

ne la protégeant ni de l'amertume ni des cauchemars. Car, en perdant de vue momentanément, grâce à l'ivresse, les contours de sa prison, elle ne les redécouvre qu'avec une révolte renouvelée; d'où ce nouveau jeu auquel Yolande se livre avec un compagnon de chantier de son époux, un jeu "plus redoutable, plus difficile, un jeu qui lui [restitue] tout ce dont l'[a] privée Laurier."¹⁷

Elle pensa... à Gros Louis dont les mains savaient parler, à Gros Louis qui s'était substitué à tous les personnages, qui avait envahi totalement, sans qu'ils en aient eu vraiment conscience l'un et l'autre, son univers de cinq heures, qui avait mis fin, comme si cela avait été entendu depuis toujours, à sa disponibilité.¹⁸

Voilà que Yolande, témoignant, comme Madeleine Dubois, d'un goût franc pour la vie qui l'incite à intervenir activement dans son propre destin, et brûlant du désir de se libérer de son mari et de son regard qui l'épie, revendique audacieusement sa liberté amoureuse en écartant son conjoint pour prendre un amant, Louis Rousseau, surnommé Gros-Louis, un jeune et puissant homme des bois, "beau comme un arbre,... sans inhibition et candidement orgueilleux,"¹⁹ d'une naïveté puérile, en qui elle cherche un épanchement de l'amour. Mais cette démarche tentée en vue de

¹⁷Ibid., p.10.

¹⁸Ibid., pp.10-11.

¹⁹Ibid., p.11.

briser la solitude et de pénétrer dans l'univers de son amant, cette démarche entreprise en vue d'établir des liens authentiques entre elle et Gros-Louis, se solde par une irrévocable désillusion.

Le bras de l'homme sous sa tête s'était détendu. La solitude se gonfla en elle comme une nausée... Ses bras ne parvenaient pas à rétablir une communication entre l'homme et elle. L'homme était ailleurs, étranger et inquiétant.²⁰

N'ayant trouvé aucune consolation dans l'adultère, l'épouse infidèle constate avec hébétude que rien n'a changé.

Tout l'espoir inconscient qui l'avait fait se jeter sur lui se heurtait à l'heure qui continuait comme avant. L'hôtel et Laurier n'étaient pas loin. La mise du va-tout n'avait rien donné. Elle restait les mains vides. Le malheur s'était produit. Elle s'était réveillée.²¹

Et ce passage du rêve à la réalité, cette rupture des "fils ténus que [Yolande] avait tissés à grand prix entre eux"²² s'imposera définitivement au premier contact avec l'extérieur, lors de l'échauffourée entre Gros Louis et Laurier.

Elle savait que Gros Louis était complètement détaché d'elle maintenant, que la violence l'avait arraché à la chambre... Elle-même repoussait dans un passé lointain et flou ce qui s'était passé. Elle aussi pouvait regarder Gros Louis dans une sorte de détachement qui était fait de fatigue et de déception. Elle avait perdu la partie... ²³

²⁰Ibid., p.22.

²¹Ibid., p.23.

²²Ibid., p.46.

²³Ibid., p.46.

A l'intérieur de la salle du bar où tous se réunissent après la lutte, un certain équilibre se rétablit précairement. Laurier, s'étant versé un verre de whisky, regarde la nuque de Gros Louis, qui s'est assis le dos tourné au comptoir, pendant que Marthe panse une large entaille que Pierre Dupas s'est faite au sommet de la tête en tentant de s'interposer entre les deux adversaires.

Marthe étanchait le sang avec des linges mouillés que lui apportait Yolande. Délicatement elle séparait les cheveux, puis elle appliquait le linge. Elle était émue. C'était la première fois qu'il la laissait le toucher. Avec une infinie douceur, un soin quasi solennel elle s'efforçait d'exprimer, dans ce simple geste d'étancher, un amour qui ne s'était jamais nourri que de miettes... Tout ce qu'elle avait désiré lui dire pendant ces dix ans et qu'elle ne lui avait jamais dit, tout ce qu'elle avait voulu faire pour lui et qu'elle n'avait jamais fait, tout ce qu'elle avait voulu lui demander et qu'elle ne lui avait jamais demandé, tout cela passait de son coeur à ses doigts...²⁴

Comme Micheline a su attendre, Marthe attend patiemment, depuis dix ans, le jour où s'établira l'intimité entre elle et Pierre Dupas, surnommé le Curé. Les quelques heures ineffablement précieuses passées avec lui à l'hôtel quand il se voit entre deux chantiers l'emplissent "d'un désir à peine avoué d'une autre vie, d'autres journées moins longues et, surtout, de nuits moins glacées; de nuits délivrées d'un engourdissement qui [ressemble] à une maladie, d'une mélancolie quasi douce tant elle [est] familière."²⁵

²⁴Ibid., pp.43-44.

²⁵Ibid., p.19.

Mais cet amour sublimé, cette douce résignation qui a remplacé la solide espérance de la jeune femme, ce dévouement silencieux dans lequel Marthe accepte de vivre, glissant "paresseusement" dans le temps sur un ordre parallèle au sien, incapable d'êtreindre, incapable d'exprimer autrement que par une présence muette un amour enveloppé de voiles blancs,"²⁶ cette tendresse infinie qu'elle déverse sur Dupas le solitaire, se heurte à une impossibilité on ne peut plus radicale quand elle découvre qu'elle ne saura jamais combler la distance entre eux en raison de sa consécration sacerdotale.

Elle ôta son tablier et le jeta sur le lit. La bouteille d'antiseptique roula à terre. Elle la ramassa et, machinalement, la regarda. Elle se figea tout à coup, les yeux fixés sur l'étiquette. Au-dessus des indications de posologie il y avait un nom: Pierre Dupas, ptre. La bouteille glissa de ses main. Elle se jeta sur le lit. Des larmes coulèrent qui n'arrivaient pas à exprimer d'elle la souffrance qui jaillissait de toutes parts. Le voile blanc se déchirait pour exposer un espoir insensé qui ne s'était jamais nourri que de lui-même.²⁷

Un seul couple dans ce monde d'incommunicabilité où maris, épouses infidèles et amants, traqués par "l'absurde cruauté,"²⁸ pris dans l'impossible tentative de se rejoindre, se voient placés irrémédiablement devant le même échec, devant une semblable solitude, où l'union, "un départ vain vers un univers interdit,"²⁹ se résout

²⁶Ibid., pp.19-20.

²⁷Ibid., pp.46-47.

²⁸André Langevin, Poussière sur la ville, p.153.

²⁹André Langevin, Evadé de la Nuit, p.175.

infailliblement dans un total échec, semble témoigner d'un amour heureux et épanouissant, à savoir Baptiste et Marie. En effet, quand Baptiste entraîne sa compagne vers leur chambre, elle devient pour lui "une autre femme, mystérieuse, accueillante, infiniment précieuse, une source intarissable de tendresse qui lui [fait] battre le coeur très fort."³⁰ Et le plaisir de se livrer la rend méconnaissable. Après couchés l'un à coté de l'autre, ils parlent de leurs enfants, des transformations qu'ils feront subir à leur cabane de colons, de la ferme qu'ils construiront sur la terre demi-défrichée qu'ils ont reçue de l'Etat à titre de la cultiver. Cependant, parents heureux, amants comblés, Baptiste et Marie paient très cher ce précieux bonheur. Car, pour se procurer quelques instruments aratoires, dont le tracteur qui lui est strictement indispensable, Baptiste se voit contraint, chaque hiver, à retourner en forêt où "la bronchite le [torture],"³¹ où ses toux qui dérangent ses compagnons la nuit et qui l'embarrassent de ce fait provoquent son angoisse nocturne.

La nuit était un cauchemar pour Baptiste, qui était d'un naturel doux et n'aimait pas causer d'embarras. En vain il s'était efforcé de trouver, des moyens d'espacer les quintes, de les retarder, de les étouffer. Chaque soir il retrouvait son angoisse et souhaitait un mal moins bruyant.³²

A cette souffrance physique s'ajoute le pire tourment, à

³⁰André Langevin, Le temps des hommes, p.31.

³¹Ibid., p.30.

³²Ibid., p.30.

savoir l'image de Marie, le souvenir de son corps, de sa voix, de son sourire, de sa douceur, qui lui brouille la vue à tout moment. Et cette cruelle séparation annuelle exigée par les circonstances, cette solitude accablante à laquelle Baptiste aspire à échapper en se plongeant dans la torpeur, sous l'effet de l'alcool, qui, au lieu de le consoler, lui fait sentir encore davantage l'absence de sa femme qu'il finit par appeler dans la nuit comme un enfant, angoissera l'unique couple à l'amour non équivoque jusqu'au moment où Baptiste sera abattu par Maurice dans un geste futile et insensé. Ainsi, le seul couple heureux de l'oeuvre, celui formé de Baptiste et Marie, ne parviendra pas plus que tous les autres couples langeviniens à échapper aux forces implacables de "l'absurde cruauté,"³³ de la fatalité qui enferme chacun dans une solitude totale, car comme le couple biblique de la crèche que regardent, navrés, les orphelins d'Evadé de la Nuit, son existence qui apparaît accidentelle représente "l'événement le plus triste qui se puisse."³⁴

Le caractère implacable de l'absurde se manifeste encore plus nettement, par l'intermédiaire du silence et de la neige, dans l'espace hostile de la forêt, dans la petite cabane qui résiste mal à l'infiltration de la neige, du vent et du

³³André Langevin, Poussière sur la ville, p.153.

³⁴André Langevin, Evadé de la Nuit, p.17.

froid,³⁵ où la fatalité exerce son emprise sur les bûcherons qui se voient contraints à vivre loin du foyer, comprimés dans un présent sans avenir qui se resserre lentement comme un étau.

[L'auto-neige] repartit dans un vrombissement d'avion qui brassa l'air longtemps au-dessus des arbres morts. Les hommes, appuyés au mur de la cabane, face au lac, l'écoutèrent s'éloigner. Le silence retomba comme une nuée lourde et sans fissure qui les séparait à jamais des hommes.³⁶

Voilà que les cinq hommes se trouvent seuls, irrémédiablement seuls. L'unique moyen de communication possible entre leur poste et le camp principal figure l'auto-neige. Et encore faut-il qu'il n'y ait pas déchaînement simultané des éléments; d'où cette impression d'exil que les bûcherons tentent d'escamoter en rêvant d'amour lors de leur première nuit en forêt.

Maurice rêve à sa mère, "la seule personne qui l'[accepte] comme il [est],"³⁷ celle qu'il "[prie] avec la confiance d'un enfant"³⁸ la nuit, avant de s'endormir, lorsqu'il "[livre] un combat épuisant contre l'angoisse,"³⁹ et aux plus belles comédiennes qui "[se penchent] au-dessus de sa couche et qu'il [deshabille]

³⁵André Langevin, Le Temps des hommes, pp.79-80.

³⁶Ibid., p.57.

³⁷Ibid., p.65.

³⁸Ibid., p.65.

³⁹Ibid., p.64.

lentement, avec art."⁴⁰ Mais la mort vient inévitablement se confondre à une cuisse, un sein, chassant brusquement ses rêves lubriques, l'abandonnant à sa terreur. Et si l'angoisse de la mort lui pèse lourdement, c'est la peur de vivre qui domine chez lui.

Parfois il ne pensait pas à sa mort, mais à sa vie qui était un long supplice dans la grisaille.⁴¹

Il se voit "éternellement gras, éternellement affamé d'amitié, éternellement repoussé."⁴² Haineux, solitaire, obèse, méprisé par son père qui "l'aurait tué s'il l'avait pu,"⁴³ "tout un côté de la vie lui [est] dérobé, interdit: celui du désir assouvi, de l'amour, de l'amitié."⁴⁴

Gros Louis découvre dans son demi-sommeil l'image de Yolande juxtaposée à celle de sa soeur leucémique.

Ce soir, pourtant, un autre visage apparaissait en surimpression sur celui de sa soeur... Il entendait la voix brisée: "Tu vas revenir?" A ce moment-là [Yolande] avait éveillé en lui un sentiment aussi subtil, aussi tendre que celui qu'il ressentait en quittant sa soeur... Il sentait une bouffée de chaleur dans sa poitrine et un pacifiant désir de caresser, de calmer, de protéger.⁴⁵

Voilà que Gros Louis éprouve un mouvement de tendresse pour sa

⁴⁰Ibid., p.64.

⁴¹Ibid., p.65.

⁴²Ibid., p.65.

⁴³Ibid., p.65.

⁴⁴Ibid., p.65.

⁴⁵Ibid., p.68.

maîtresse, Yolande, quand il sent qu'elle est désespérée de vivre avec Laurier, car elle lui fait penser alors à sa soeur dont il aime tant la maladive faiblesse.⁴⁶ Mais, avant même d'avoir tout à fait compris s'il aime ou non Yolande, Louis découvre qu'on ne peut abolir le passé quand "la figure crispée de Laurier, enlaidie par la colère, [vient] surnager un moment dans les premiers lambeaux du sommeil,"⁴⁷ l'enfermant derechef dans sa solitude, solitude totale qui le traque depuis son enfance quand il "[a]" fait le tour des orphelinats,"⁴⁸ emmuré sans parents.

Laurier, dominé par l'amour inquiet, rêve à Yolande embrassée par Gros Louis.

Dans le noir la haine coulait doucement, comme un mal s'étendant en ondes larges et régulières. Laurier se détendait, se laissait pénétrer par le froid de son sentiment. Dans le noir il n'avait plus à ruser, à dissimuler. Il y avait Gros Louis embrassant Yolande et, au premier plan, le sang qui giclait, un sang apparu sans qu'aucun coup eût été donné, un sang qui ne coulerait jamais assez pour calmer la haine qui le creusait.⁴⁹

Estimant que l'on devrait faire de son épouse une propriété, un bien qu'il faut mettre sous clé, que le mariage "devrait être une espèce de mur,"⁵⁰ une clôture que l'on met autour

⁴⁶Ibid., p.68.

⁴⁷Ibid., p.68.

⁴⁸Ibid., p.67.

⁴⁹Ibid., p.68.

⁵⁰Ibid., p.92.

de son champ pour que personne n'y passe, que la femme que l'on aime devrait devenir celle que personne ne peut plus désirer, et ne parvenant pas à faire le bien entre les droits que lui confère le mariage sur son épouse et cette situation où il se rend compte qu'il ne possède rien, "réalité absurde, troublante,"⁵¹ Laurier, ivre de jalousie, se montre déchiré par le rejet que lui inflige sa compagne. Et à la différence du docteur Dubois qui est devenu l'allié de Madeleine contre "l'absurde cruauté,"⁵² rationalisant son abandon du combat en concédant "qu'on ne peut avoir des droits sur un être un qu'on ne peut empêcher de mourir,"⁵³ Laurier relève le défi et transforme en duel son affrontement avec Yolande, s'imaginant en train d'assassiner doucement Gros Louis, lui meurtrissant la figure, la piétinant avec une rage inapaisable. Mais, toujours, le visage lui reparait penché sur celui de Yolande, le plongeant irrémédiablement dans des profondeurs obscures de sa solitude.

Pierre Dupas, prêtre défroqué, "dépouillé de sa véritable identité,"⁵⁴ rêve à l'humanité humblement aimée, aux hommes simples du chantier parmi lesquels il vit depuis dix ans,

⁵¹Ibid., p.39.

⁵²André Langevin, Poussière sur la ville, p.153.

⁵³Ibid., p.152.

⁵⁴André Langevin, Le temps des hommes, p.35.

"enfermé dans une solitude bien murée,"⁵⁵ aspirant à s'intégrer, à percer leur armure, "à tisser des liens avec eux, à les rejoindre sur un autre plan que celui du travail."⁵⁶

Chacun dormait enfermé dans sa solitude, sauf un intrus qui cherchait à percer leurs murailles. Dupas, qui depuis dix ans, réapprenait, pour son propre compte, l'alphabet humain. Il n'avait pas encore réussi à communiquer avec cette part d'eux-mêmes qui était la plus démunie, la plus exposée, qu'eux-mêmes connaissaient mal. Il était difficile et périlleux d'aimer dans la solitude, sans l'appui d'un système connu où tout était prévu, mal et remède, de servir hors les rangs, les mains vides, dans le dénuement des hommes.⁵⁷

Au séminaire, où "le temporel qui seul l'émouvait ne comptait plus pour rien, n'était plus que poussière dans une économie éternelle,"⁵⁸ Dupas a dû subir un "enseignement qui l'obligeait à se détacher des hommes, qui éclairait de couleurs violentes et sombres les mots souffrance, péché et âme,"⁵⁹ "un enseignement différent, terrible, en contradiction avec l'image d'Epinal du prêtre⁶⁰ ancrée dans son coeur, alors qu'il était enfant, par l'abbé Pottier, son père spirituel, le vieux curé qui avait suscité chez lui la vocation religieuse en "père assuré que le fils le remplacerait devant l'établi,"⁶¹

⁵⁵Ibid., p.35.

⁵⁶Ibid., p.48.

⁵⁷Ibid., p.70.

⁵⁸Ibid., p.51.

⁵⁹Ibid., pp.50-51.

⁶⁰Ibid., p.49.

⁶¹Ibid., p.50.

qui avait pris sur sa maigre solde de quoi payer la pension de l'orphelin⁶² au séminaire, et qui l'avait nourri d'un idéalisme pieux qui a fait son malheur au Grand Séminaire.

Nous ne sommes pas de ce monde. Nous officions seulement. Tu n'es plus un homme. Sans père, mère, frère, soeur. Choisi, élu, exclu; hissé au-dessus du flot de la vie, conduit hors du troupeau, arraché aux travaux des hommes. Abolie l'enveloppe de la chair. Vomi hors du borbier.⁶³

Pourtant il savait, au plus profond de sa chair, qu'il était lié à ce monde dont il n'était pas, qu'il respirait avec lui, et qu'il voulait servir, à son niveau, la collectivité entière dont le signe de l'ordination l'avait en quelque sorte retranché.

Il avait envisagé le sacerdoce comme une sorte de médecine imprécise... Un ministère presque plus physique que spirituel.⁶⁴

Aussitôt sorti du séminaire, n'ayant retenu de tout ce qu'on lui avait enseigné que le "Aimez-vous les uns les autres,"⁶⁵ Dupas s'est jeté dans le monde avec une violente ferveur, contemplant une image édifiante, celle d'un "vieux praticien"⁶⁶ exerçant avec un grand dévouement ses fonctions sacerdotales, laissant "couler la douceur et la bonté comme un miel familial,"⁶⁷

⁶²Ibid., p.50.

⁶³Ibid., p.434.

⁶⁴Ibid., p.49.

⁶⁵Ibid., p.110.

⁶⁶Ibid., p.50.

⁶⁷Ibid., p.50.

se levant la nuit, guérissant, soulageant, consolant, se dépouillant pour nourrir et vêtir, et prenant à son compte la souffrance d'autrui. Mais à la première épreuve décisive, à savoir le trépas d'un enfant innocent⁶⁸ dont la souffrance, moite, laide, "qui n'avait pas de sens, ... qui n'avait de rapports avec rien,"⁶⁹ "se collait à lui comme une enveloppe brûlante,"⁷⁰ le possédant totalement, le jeune prêtre a refusé d'exercer son office qui était "de purifier, d'abolir la souffrance en remettant la victime à Dieu, d'ignorer la souffrance qui rattachait au monde pour tendre des mains confiantes vers Dieu."⁷¹ N'ayant pas accepté de transcender cette douleur qu'il a faite sienne, Dupas s'est décidé à "refuser avec les hommes, [à] s'agripper des deux mains jusqu'au dernier souffle de vie,"⁷² à tenter d'effacer la douleur et de transformer l'existence en forçant le miracle.

Il n'osa plus regarder le malade. Une dernière fois il demanda, il réclama, violemment, engageant toute sa foi, la guérison... Si vous êtes Dieu, guérissez cet enfant qui n'a point péché. Je me refuse à faire porter sur lui la souillure originelle. Il n'est plus un maillon de cette chaîne qui brûle et est humiliée depuis le début des temps. Je cohabite dans le refus de son corps. Si Vous êtes

⁶⁸Ibid., p.106.

⁶⁹Ibid., p.103.

⁷⁰Ibid., p.103.

⁷¹Ibid., p.103.

⁷²Ibid., p.103.

Dieu guérissez cet enfant... Il est pur et vous le torturez en vain. Je ne crois plus en la rédemption, je crois à l'injustice. Guérissez-le.⁷³

En se donnant ainsi à l'enfant, en niant la rédemption, pierre angulaire de la foi chrétienne, Dupas a retiré à la mort du Christ sa valeur rédemptrice et sa valeur exemplaire sur laquelle se fonde l'explication et la justification de toutes morts innocentes et a choisi, dans un moment de lucidité fulgurant, "l'enfant contre Dieu,"⁷⁴ le temps des hommes contre l'Eternité; d'où l'écroulement de cette paroi de verre qui l'avait défendu depuis l'âge de raison. Ne pouvant plus supporter, même par "le privilège d'un ordre,"⁷⁵ de vivre cette situation d'exclusion, "à l'abri de la voie des hommes"⁷⁶ d'autant plus qu'il avait, au chevet de l'enfant, une brève seconde, "été un homme, un membre de l'espèce,"⁷⁷ pour la première fois dans sa vie consciente, Dupas a décidé d'étancher sa soif d'intégration au monde en quittant l'Eglise pour mettre le pied dans l'univers exposé, démuné des hommes, pour "aller à Dieu par les hommes."⁷⁸

⁷³Ibid., pp.106,111,114.

⁷⁴Ibid., p.114.

⁷⁵Ibid., p.34.

⁷⁶Ibid., p.34.

⁷⁷Ibid., p.121.

⁷⁸Ibid., p.122.

Je renonce à vous aimer de l'autre côté de la paroi, je vous rejoins, dénudé de tout ce qui me faisait différent, sans l'appui et sans le prestige d'une Eglise organisée parce que c'est dans vos corps que vous souffrez, parce que c'est dans ce monde dont je n'étais pas que vous êtes seuls, livrés à tous les maux, à une souffrance qui ne peut pas ne pas se perdre tant elle est démesurée, tant rien ne l'illumine.⁷⁹

Cependant, ayant franchi l'infranchissable frontière, Pierre Dupas s'est aperçu qu'il s'était seulement "terré dans la solitude,"⁸⁰ n'appartenant ni à un côté, ni à l'autre, "en suspens dans une zone de refus."⁸¹ Face à l'homme qu'il ne reconnaissait plus, "à la réalité fulgurante d'un corps et d'une âme si intimement mêlés qu'il était impossible de les séparer,"⁸² il est resté démuné, luttant incessamment contre le sentiment d'inutilité en raison de son éducation à caractère dualiste qui reposait sur une double série de valeurs contradictoires, l'une étant positive, valorisant la pureté, l'éternité et l'âme que les maîtres du séminaire avaient isolée, disséquée et désincarnée, la traitant comme "un concept abstrait, en suspens hors du temps et des hommes,"⁸³ l'autre étant négative, dévalorisant le

⁷⁹Ibid., p.122.

⁸⁰Ibid., p.147.

⁸¹Ibid., p.34.

⁸²Ibid., p.51.

⁸³Ibid., p.51.

corps, le mal, et la temporalité. Dix ans à attendre patiemment du futur l'occasion de témoigner activement de son amour pour les hommes qui "s'étaient bien murés à l'intérieur d'eux-mêmes."⁸⁴

Enfin, lors de leur troisième nuit en forêt, se présente un homme à la main tendue, lourd de haine, Laurier, qui lui confie son projet de tuer Gros Louis⁸⁵ qui avait fui ce "pays inhumain,"⁸⁶ ce maudit pays où l'on perd ses nerfs à cause de la solitude indiciblement accablante, pour aller chercher de l'air respirable, de la chaleur, de la douceur, auprès de Yolande. Voilà qui figure le moment que Dupas espère depuis tant d'années, le moment où il pourra réaliser son double but: se rapprocher des hommes et se racheter aux yeux de Dieu, c'est-à-dire poser le geste qui lui permettra de rétablir le lien entre les hommes et Dieu pour "aller à Dieu par les hommes,"⁸⁷ et, du même coup, sceller sa propre réconciliation avec son Créateur, réconciliation qui s'effectuera après le trépas de Gros Louis qu'il ne saura empêcher, au moment où le "curé", devant le cadavre, exercera, pour la première fois depuis dix ans, ses fonctions sacerdotales.

⁸⁴Ibid., p.49.

⁸⁵Ibid., p.97.

⁸⁶Ibid., p.81.

⁸⁷Ibid., p.122.

Une eau chaude l'inondait qui abolissait les ans, une ancienne démission, un recul, faisait fondre la glace accumulée durant tant de jours. Il priait. Il pouvait prier. Les mots n'étaient plus des mots seulement, mais un fil mince qui le reliait à Dieu, des ondes qui le faisait vibrer, une communion. Humblement, sans plus sentir dans son corps une solidarité avec la vie, toute chair apaisée et consentante, il remettait à Dieu. Il exerçait son ministère.⁸⁸

Mais si Dupas retournera à Dieu, c'est bien parce qu'il aura échoué lamentablement auprès des hommes.

Au pied du corps de Gros Louis, Dupas s'abolissait dans la prière, accablé par dix années d'inutilité, dix années de fuite... Il avait voulu servir les hommes à leur niveau. Il n'avait pas servi. Il s'était, terré dans la solitude, emprisonné en lui-même. Il était débusqué maintenant, dépouillé. Il ne retournait à Dieu que pour offrir sa faillite... Il revenait à Dieu parce qu'il n'avait pas réussi avec les hommes. Il revenait à Dieu parce qu'il restait seul avec Lui.⁸⁹

Or, revenu à l'Être suprême, le "curé" n'aura pas réussi, cependant, à rétablir le lien, rompu par la négation de la valeur rédemptrice de la mort du Christ, entre le Divin Souverain et les hommes. Désormais, son unique espoir de réconcilier ces deux incompatibles sera la confession de Laurier, car à moins qu'il n'efface le terrible blasphème

⁸⁸Ibid., p.146.

⁸⁹Ibid., p.147.

proféré devant l'angoisse scandaleuse de l'enfant et ne rachète le refus du rôle rédempteur du Fils de Dieu en acceptant ce même rôle tel qu'inscrit dans le sacrement de pénitence, Dupas ne parviendra jamais à "aller à Dieu par les hommes."⁹⁰

— Tu veux me confesser, "curé". Tu attends que je tombe, que je ne puisse plus faire autrement. Tu veux être là quand je lâcherai, hein?

— Oui, je veux être à ton côté quand tu auras besoin de moi.⁹¹

Mais Laurier, témoignant d'une force d'âme prodigieuse, refusera de se prêter à ce "vulgaire troc."⁹²

Tu perds ton temps. Je ne puis pas plus me confesser à toi que me livrer à la police... Je suis seul, "curé", même avec toi, et je veux le rester. Mon crime c'est à moi. Tu tournes autour de moi comme si tu voulais me l'arracher. Je le tiens bien. Je mourrai avant de te le passer.⁹³

Les paroles de Laurier, en démasquant l'entreprise de Dupas à ses propres yeux, réduiront le "curé" à la mendicité, à l'impuissance, le poussant "si bas qu'il ne [pourra] plus revoir la lumière, qu'il ne [pourra] plus rejoindre [Laurier]... Il n'y [aura] plus d'autre voie que celle de l'humiliation, de

⁹⁰Ibid., p.122.

⁹¹Ibid., p.176.

⁹²Ibid., p.177.

⁹³Ibid., p.177.

l'inutilité,"⁹⁴ voie dans laquelle s'embraiera Pierre Dupas qui, ayant enfin découvert l'humilité, quittera définitivement ce monde raréfié du sacerdoce pour rejoindre le problème humain et accéder à la vraie vie, c'est-à-dire, au temps des hommes. La conclusion en fournira la preuve lorsque Yolande, qui "avait toujours regardé [Dupas] avec indifférence, [sachant] qu'il était de ces hommes qu'elle n'embrasserait jamais,"⁹⁵ l'embrassera sur la bouche. Voilà que cette femme profondément enracinée dans le charnel, intuitivement et très sûrement, reconnaîtra en Dupas un homme qui est passé de son côté, un homme qui s'est intégré au monde des hommes, "sans camouflage, réduit à l'essentiel,"⁹⁶ vivant pour ainsi dire par et pour son corps, à la différence des séminaristes qui sont contraints à renier pour toujours le corps et certaines de ses exigences vitales.

Ainsi, ayant finalement percé le sens de cette lutte sans espoir contre l'absurde grâce à son entrée dans l'univers de l'homme, Pierre Dupas affrontera "l'injustice,"⁹⁷ lors de la longue fuite suicidaire entreprise par Laurier en plein blizzard pour revoir Yolande à l'hôtel et "obtenir d'elle un

⁹⁴Ibid., p.177.

⁹⁵Ibid., p.13.

⁹⁶Ibid., p.48.

⁹⁷Ibid., p.114.

abandon qui immobiliserait le temps,"⁹⁸ avec une attitude nouvelle. Devant l'angoisse scandaleuse de l'enfant, il avait tenté d'effacer la douleur, d'abolir l'absurde, et de transformer l'existence en commandant le miracle. Mais dans sa situation nouvelle, affranchi de l'orgueil aveugle que lui avait jadis reproché Monseigneur Major, le "curé" luttera, non pour effacer "l'injustice"⁹⁹ qui écrase Laurier, mais pour l'alléger¹⁰⁰ en partageant avec lui le poids de "l'absurde cruauté,"¹⁰¹ sans invoquer l'Être suprême. Ayant aboli toutes différences entre lui et cette "âme soeur, à sa mesure"¹⁰² en s'affirmant dans son humanité, Dupas, n'étant plus contraint "à quitter le niveau des hommes pour la sauver,"¹⁰³

⁹⁸Ibid., p.162.

⁹⁹Ibid., p.114.

¹⁰⁰La mort de Laurier à l'issue de leur longue fuite dans la forêt et la neige révèle très clairement que "le geste de Dupas n'avait pas comme signification d'abolir le problème de Laurier ou de surmonter la difficulté humaine. Il transposait sur un plan exclusivement humain, hors de tout contexte transcendant, l'attitude du vieux docteur Lafleur et celle du curé de Poussière sur la ville, reprise par le docteur Dubois qui disait vers la fin du roman: 'Je suis torturé de la même angoisse que mon ami le vieux prêtre. Je ne sais pas et n'ai aucun moyen de savoir si l'âme dont je me suis chargé sera sauvée'." Jean-Louis Major, "André Langevin", Archives des lettres canadiennes, III (1964), p.228.

¹⁰¹André Langevin, Poussière sur la ville, p.153.

¹⁰²André Langevin, Le temps des hommes, p.100.

¹⁰³Ibid., p.100.

sera à même de soutenir Laurier jusqu'à la fin, incarnant ainsi en lui les convictions qui animaient le docteur Dubois à la fin de Poussière sur la ville et les portant à leurs limites.

Contrairement donc à ce qu'affirme Bessette,¹⁰⁴ la trajectoire de Dupas n'aboutit pas à un double échec. Tout au contraire. La mort de Laurier en dépit de son caractère accidentel, nous révèle très clairement qu'il sort victorieux de l'épreuve finale, bien qu'il n'atteigne qu'une partie du bien désiré.¹⁰⁵

Dupas rouvrit les yeux tout à coup. Il avait senti un coup de fouet dans tout son corps, un avertissement violent... Laurier le mettait en joue et essayait pitoyablement de lui dire quelque chose d'essentiel. Il avait l'âme au bord des yeux, mais rien ne passait de son message. Dupas n'obéit qu'à sa terreur. Il saisit l'automatique par le canon et le détourna de lui. Un bruit énorme, injustifié, se répercuta dans sa tête... Il regarda à côté de lui. Laurier était immobile, sur le dos, les yeux pleins d'eau, la bouche ouverte, la tête rejetée en arrière. Il avait une tache rouge dans le cou, une tache qui s'étendit jusque sur la neige.¹⁰⁶

Par ce geste d'auto-conservation situé au niveau de l'humain le plus élémentaire, Dupas échappe à la mort en préférant

¹⁰⁴Gérard Bessette, "L'Elan d'Amérique dans l'oeuvre d'André Langevin", Trois romanciers québécois, Montréal, Editions du jour, 1973, pp1146-147.

¹⁰⁵Se rapprocher des hommes et se racheter aux yeux de Dieu, c'est-à-dire, poser le geste qui lui aurait permis de rétablir le lien entre les hommes et Dieu pour "aller à Dieu par les hommes," et, du même coup, sceller sa propre réconciliation avec son Créateur.

¹⁰⁶André Langevin, Le temps des hommes, p.188.

instinctivement sa propre vie à celle de Laurier. A ce moment critique, les aspirations premières du héros éclatent, se révélant profondément antinomiques, traduisant très lucidement la pensée profonde de Langevin, à savoir que l'univers des hommes et l'univers de Dieu se veulent inconciliables et ne sauraient être habités simultanément par qui que ce soit. Ainsi, par son geste instinctif, Dupas rend manifeste son divorce d'avec le monde divin, d'avec son éducation dualiste qui, en ignorant les pulsions profondes de l'homme, fait oeuvre de mort; et met en évidence sa victoire éclatante, son accession à la vraie vie, son admission dans la société des hommes, dans "le temps des hommes."

CHAPITRE IV

Dans son quatrième roman, L'Elan d'Amérique (1972), Langevin romancier, après s'être adonné uniquement à l'essai pendant les années soixante, prophétise ce que Langevin essayiste a auguré en 1964 dans son essai intitulé "Une langue humiliée," à savoir la fin d'un petit peuple français, isolé en terre anglo-saxonne, livré aux pirates américains, à 200 millions d'anglophones, condamné à l'abâtardissement par les forces avilissantes du capitalisme auquel l'histoire a confié "un lent assassinat, un génocide culturel larvé qui opère sous le couvert d'une implacable tolérance et d'un culte glacé de la compétence."

L'aliénation de notre langage est peut-être notre réalité la plus tragique... parce qu'elle entraîne un réflexe d'hostilité qui rend suspecte toute communication difficilement amorcée et nous porte à fuir...

J'avoue ne pouvoir aborder ce thème sans quelque gêne. Il se trouve au coeur de la contradiction fondamentale à laquelle se heurte tout romancier d'ici. Il y a là un échec personnel qui s'ajoute à l'échec collectif. Comment parvenir à exprimer, par le langage, des personnages dont l'incapacité de s'exprimer est une caractéristique fondamentale?...

Je ne prétends certes pas que la matière humaine offerte à nos écrivains n'est pas assez précieuse pour accéder à la littérature, bien au contraire je veux dire que nous échouons, qu'à la fois personnages et témoins d'une tragédie, nous ne parvenons pas à lui donner une voix. Nous sommes, nous aussi, victimes d'une aliénation... C'est le drame d'une déperdition culturelle, d'un langage devenu trop exsangue pour pouvoir assimiler et

maîtriser, en le nommant, un réel modifié par des forces étrangères... comment faire vivre un garagiste dans un roman sans le faire parler anglais? Et, le faisant parler anglais, sous le prétexte de le représenter avec plus de vérité, nous contribuons à sa dépossession, à une sorte de monstrueuse hybridation intelligible aux seuls initiés.

Le cercle infernal se boucle: l'écrivain lui-même se condamne à l'abâtardissement...

Cette langue humiliée fait partie de nous, elle est part essentielle de notre condition et de notre identité...

Est-il besoin d'ajouter que l'écrivain, tributaire plus que d'autres des mots et de leur contenu, c'est-à-dire de la part de vie qui s'y libère ou s'y ébranle, fait son pain quotidien de l'insécurité de notre langage, y habite en permanence, et, s'il est lucide, ne peut que constater que la mauvaise lèpre qui le ronge menace de paralyser jusqu'à l'instinct de sa vie...

L'histoire a confié à l'économie un lent assassinat, un génocide culturel larvé qui opère sous le couvert d'une implacable tolérance et d'un culte glacé de la compétence. Si l'état de choses présent persiste, si rien ne freine les forces d'abâtardissement, si l'on s'abandonne au fatalisme historique — que pouvez-vous contre 200 millions d'anglophones? — cela deviendra demain une tare honteuse de parler français, un handicap tel qu'il sera déraisonnable de l'imposer à nos enfants. ¹

Voilà que Langevin traduit l'échec de la collectivité québécoise. La langue française, qui constitue le fondement culturel de celle-ci, s'anglicise et, partant, exprime mal la pensée. De ce fait, cette langue humiliée, on ne peut plus épuisée, figure une tare honteuse qui manifeste l'infériorité culturelle et sociale des francophones, faisant de ces derniers

¹André Langevin, "Une langue humiliée", Liberté, vol. 6, no. 2, mars-avril 1964.

"des prolétaires de l'esprit,"² des "nègres blancs"³ d'Amérique qui ne peuvent imposer une pareille condition de vie et de culture à leurs enfants. Voilà qui figure "le génocide culturel larvé,"⁴ le "lent assassinat"⁵ confié à l'économie, que Langevin dénonce fougueusement dans l'Elan d'Amérique, thème absolument nouveau qui sous-tend l'originalité de cette quatrième oeuvre dans laquelle l'auteur ajoute une nouvelle dimension à la solitude en la rattachant au drame vécu à l'intérieur d'une nation enracinée dans son "désert planté d'arbres,"⁶ dans son monde soumis à l'absurde dont l'homme représente le plus précieux collaborateur, à la différence de l'absurde aveugle imposé par un dieu cruel⁷ qui baignait la trilogie des années cinquante, dans son pays où la pitié et l'amour qui ont permis à Alain Dubois et à Pierre Dupas le dépassement difficile de la solitude ontologique glissent dans la colère.

L'entrée du récit se fait difficilement. Nous sommes plongés tour à tour, selon une alternance irrégulière, dans le monologue intérieur des deux protagonistes, Antoine et Claire,

²Ibid.

³André Langevin, L'Elan d'Amérique, (Montréal: Le cercle du livre de France, 1972), p.43.

⁴André Langevin, "Une langue humiliée", Liberté, Vol. 6, no. 2, mars-avril 1964.

⁵Ibid.

⁶André Langevin, Le temps des hommes, p.8.

⁷André Langevin, Evadé de la Nuit, p.237.

qui se trouvent tous deux dans le chalet de cette dernière, situé dans le grand nord québécois; d'où l'obscurité de cette oeuvre fragmentée qui nous décrit par bribes et sans ordre chronologique la double rétrospection de la vie de Mrs. Claire Peabody, née Smith, fille d'une prostituée franco-américaine nommée Rose Greenwood (Boisvert), et de son amant Antoine, bûcheron et prospecteur, à l'emploi de la United States Pulp and Paper Company.

Au moment où s'ouvre le récit, Claire Peabody est en train de prendre une douche après ses ébats amoureux avec Antoine qui gît sur le lit, à demi-inconscient, ayant subi une attaque d'apoplexie. Cette névrosée dépressive, incapable de faire la distinction entre le monde ambiant et ses fantasmes, se trouvant "dans une sorte d'état second"⁸ et à demi-ivre, se voit assaillie par d'innombrables images hermétiques qui lui remontent à la mémoire, la plongeant dans les sombres profondeurs de sa vie passée qui se greffe sur elle comme l'emplâtre d'une plaie.

Claire est née à Boston d'un père américain et d'une mère "canuck" et putain nommée Rose Greenwood, née Boisvert, qui "avait compris très jeune qu'il n'y avait pas de salut possible pour les Canucks dociles et soumis dans leurs filatures et leurs écoles paroissiales pour nègres blancs qui égrenaient leur exil

⁸André Langevin, L'Elan d'Amérique, p.46.

sur des chapelets. Elle avait filé vers Boston et, sous le métro aérien qui masquait le soleil et un ciel muet, avait payé de sa personne pour obtenir sa part du grand rêve américain, plus mal armée avec son pauvre jargon, elle qui était d'Amérique et orpheline sans parler le dimanche depuis au moins trois siècles, que n'importe quel immigrant de la veille."⁹ Ayant reporté sur Claire toutes ses ambitions, Rose, seule dans sa maison sombre sentant le cigare et les cendres refroidies, rêvait de faire de sa fille en qui elle avait désavoué l'enfant illégitime une jeune femme inaccessible, élégante, instruite, délicate, qui parlerait des langues étrangères, "une sorte de Greta Garbo latine, qui n'aurait rien de la vulgarité de l'Américaine la plus riche, [qui] épouserait éventuellement un banquier étranger ou l'un de ces grands propriétaires du Sud qu'elle avait vus au cinéma et qui habitaient d'immenses maisons à colonnes blanches au centre de parcs solennels, et donnaient des bals d'un air ennuyé qui était la distinction même."¹⁰ Et cette jeune femme vaporeuse, "toute froufrou tante de tulle blanc, si raffinée qu'elle n'aurait jamais besoin de se moucher ni de boire de bicarbonate pour faire passer un "hot dog", cette jeune

⁹Ibid., pp.42-43.

¹⁰Ibid., p.43.

femme quasi immatérielle tant elle serait intouchable, lui donnerait, en passant près d'elle, un petit coup d'éventail affectueux, parce qu'elle serait sa mère, dans l'ombre et inavouée, parce qu'elle n'allait quand même pas lui faire honte."¹¹ Ce rêve obsédant de rachat social qui a imposé à Claire un sur-moi insatiable et les déclarations contradictoires de cette "femme maigre, dure et noire, à la volonté toute tendue vers un songe, et prête à payer n'importe quel prix,"¹² ont déséquilibré dès son jeune âge cette petite enfant non-voulue qui semblait donc vouée d'avance aux amours malheureuses et au suicide.

You are a lady. I swear it. Toé, tu vas être une dame, une vraie, Jésus Christ! No bum will put his hand on you...

Petite putain née dans le foin... Any bum is good enough for you. Always chasing like a bitch...

I killed myself pour que tu sois une lady. Une dame, Jesus Christ! All that pour rien. Nothing! Une vraie shame! Sainte Vierge!...

Tu vas être une dame. A real one. Mummy is just telling you that. Parce que je t'aime, j'te le dis, Claire. Pis écoute pas. Forget it. It will happen, just the same...¹³

Seule, dans le noir, attendant sagement qu'on vînt la délivrer de son isolement, aussi naturel et inévitable que la pluie, la petite bâtarde, assoiffée de tendresse, a cherché

¹¹Ibid., p.43.

¹²Ibid., p.42.

¹³Ibid., pp.41-42.

à "étreindre un peu de vie,"¹⁴ à s'approprier un peu de tiédeur vivante, en serrant les doigts sur la douceur d'veteuse de son canari qu'elle a étranglé accidentellement. "Les mains crispées sur la chaleur absente,"¹⁵ Claire s'est vue confirmée dans son indignité par sa mère qui a renforcé impitoyablement son rejet originel en s'écriant:

You are a born spoiler. Tu tues tout ce que tu touches, as a cat.¹⁶

A l'âge de dix-sept ans, Claire a fait des études à une université renommée de la Nouvelle-Angleterre, à savoir Lesley College, institution académique fréquentée par tous les jeunes gens élevés en vue de la réussite sociale, "loin des noirs, loin de l'humanité souffrante, et loin de Rose Greenwood qui, à ses quelques visites, saluait tout le monde bien bas, du bas de son immense fierté de voir sa fille à Cambridge."¹⁷ "En transe dans une liberté éperdue, par le sexe, la musique à pleins amplis, la drogue, le pacifisme, l'écologie, le primitivisme, le paradis perdu, la virginité perdue et le 'go to the moon,

¹⁴Ibid., p.91.

¹⁵Ibid., p.91.

¹⁶Ibid., p.91.

¹⁷Ibid., p.95.

young man', "¹⁸ Claire y a connu son premier amour, Allan, étudiant de vingt ans, "poète pop,"¹⁹ musicien qui écrivait des chansons cyniques, mâles, et vulgaires, "de toutes les causes, arrogant, cruel et alcoolique."²⁰ Sans le connaître vraiment, elle l'a "beaucoup imaginé et beaucoup aimé."²¹ En fait, elle l'a idéalisé.

Pendant trois mois, Claire Smith avait donné la clef des rêves à une jeune fille indifférente et réaliste, ... avait donné congé à la récluse qui l'habitait, avait cru qu'un autre pouvait être plus précieux qu'elle-même.²²

Par sa passion pour Allan, Claire a cherché à escamoter le "sombre soupçon"²³ que lui avait laissé le spectacle de sa mère, dans une chambre sombre, gémissant sous Bruce Smith, son père adoptif, "dans un informe combat de chairs blafardes."²⁴ Pour cette pauvre jeune femme naïve, la sublimation passionnée du personnage d'Allan a donc eu pour but de dissimuler l'obsession que "le bonheur était une invention des adultes pour les aider à vivre la mort dans l'âme"²⁵ et que l'amour était "quelque chose

¹⁸Ibid., p.95.

¹⁹Ibid., p.95.

²⁰Ibid., p.95.

²¹Ibid., p.96.

²²Ibid., pp.96-97.

²³Ibid., p.96.

²⁴Ibid., p.96.

²⁵Ibid., p.96.

d'obscur et animal dont on ne parvenait jamais à se laver."²⁶
 Malheureusement, Claire a été finalement confrontée à sa
 secrète peur lorsque celui qu'elle avait, désespérément
 idéalisé a répondu à ses espoirs par le viol tout en y faisant
 participer pour la bonne mesure un autre camarade.

Elle se mord les lèvres jusqu'au sang, et elle
 crache un peu d'ineffable, son consentement secret
 à la jeune fille en fleurs, à la beauté sous les
 masques, au don gonflé de pudeur et d'une sève si
 précieuse qu'aucune main ne peut la recueillir. Elle
 comprend qu'il n'y aura jamais que de beaux oiseaux
 de proie qui, si haut qu'ils pensent voler, raseront
 toujours la terre pour y commettre leurs petits
 meurtres, parce que l'azur leur est interdit. Elle
 comprend pourquoi Rose a accumulé tant de cendres
 refroidies. Elle retourne, à peine meurtrie, et nouée
 dans le mépris, au plus creux de son eau grise.²⁷

A la suite de cette première déception amoureuse qui
 préfigurait la suite, Claire, au lieu de satisfaire les
 ambitions de Rose qui comptait sur elle pour les reclasser,
 est devenue une sorte de sirène nord-américaine, fornicant
 avec assiduité à l'instar de sa mère, exigeant chaque fois une
 montre comme prix de ses services. Elle conservait ces montres,
 "toutes décrites avec précision,"²⁸ dans un coffre ancien caché
 dans un phare devenu son refuge, à proximité de Suoco Pool.
 Dans ces désordres amoureux qui ont provoqué la fureur de Rose

²⁶Ibid., pp.96-97.

²⁷Ibid., p.98.

²⁸Ibid., p.173.

Greenwood, elle aspirait à se venger à la fois de son père naturel qui²⁹ ne l'avait pas reconnue et qui l'avait condamnée ainsi à une crise d'identité provoquée par l'abandon parental, par l'image de ce rejet originel que la trahison amoureuse avait fait renaître, menaçante, et de sa mère qui avait désavoué en elle l'enfant illégitime et qui lui avait imposé de ce fait un sentiment d'indignité, une honte secrète de soi qui lentement l'asphyxiait et l'excluait irrévocablement de l'univers affectif.

Après le trépas de ses "parents" qui ont péri dans un accident de voiture,³⁰ Claire a hérité de leur petit empire, presque toute la péninsule de Suoco Pool, où elle habitait une grande maison gris ardoise, "seule, au bout de la terre,

²⁹La question de la filiation de Claire soulève un problème. Bruce Smith, le mari de Rose, est présenté clairement comme "père putatif" dans le récit (p.41), si bien que le lecteur ne peut faire autrement que de deviner Mr. Stephen Peabody, le puissant vice-président de la United States Pulp and Paper Company, le véritable père de Claire, vu qu'il se comporte comme s'il en était ainsi. C'est lui qui a installé le couple Smith et "leur" fille dans une demeure luxueuse située près d'un village de pêcheurs de la Nouvelle-Angleterre: "...depuis le début du règne de Rose Greenwood à Suoco Pool..., les pêcheurs et leurs femmes... s'indignaient, pour des motifs différents, de... voir [Claire] errer libre sur la plage, sur la mer, s'appropriier l'ilôt du phare sous la protection amusée de Bruce Smith, son père putatif et reconnaissant, et celle, plus déférente, plus lointaine, de Mr. Stephen Peabody qui, pour des raisons obscures, a permis et favorisé leur empire sur la péninsule..." Andre Langevin, L'Elan d'Amérique, p.41.

³⁰Ibid., pp.155-156.

à la pointe de l'étrave échouée à jamais dans les flots,"³¹
seule sur la plage qui était devenue "crachin glacial et salé,"³²
seule sur la route, "marchant, tête baissée, sur les cailloux,...
toute livrée au grand bouillonnement,"³³ seule jusqu'au sourire
fantomatique de David qui lui a permis d'échapper à elle-même,
qui a métamorphosé la fille qui avait toujours affronté l'univers
de ses poings nus et avec un mépris total en "une autre, Claire
Smith avant la vie, innocente et sans faim."³⁴ Dès le premier
contact, au moment où leurs regards se sont croisés, il s'est
établi entre elle et ce solitaire robuste, musclé, de taille
moyenne, "au sourire à la fois tendre et triste, aux yeux couleur
de mer où elle buvait la paix et une vie épurée,"³⁵ un lien
fragile que Claire, à la fois rétive et consentante, débordante
d'une joie immatérielle, ne pouvait refuser, un amour tendre
et pudique qui allait se risquer lentement de crainte d'être
brisé. Elle s'est vue envahie par une chaleur qui a incendié
son sang sous la peau glacée et qui a provoqué le fusionnement
de leurs solitudes.

³¹Ibid., p.9.

³²Ibid., p.9.

³³Ibid., p.9.

³⁴Ibid., p.44.

³⁵Ibid., p.49.

En cette saison, nous serons seuls.³⁶

Durant les longues soirées enchanteresses passées dans la maison solitaire de son amant, Claire immobile et silencieuse, se livrait à une musique qu'elle ne connaissait pas, "mais qui [était] si accordée aux yeux, au sourire, à la voix et à la douceur de David qu'elle [devenait] tout de suite la seule respiration possible, le seul accompagnement imaginable de sa joie"³⁷ si précautionneusement savourée. Un andante surtout qu'elle lui faisait remettre chaque soir en le quittant, identifié à la "respiration de l'âme,"³⁸ la plongeait dans l'extase, dans une paix profonde qu'elle n'avait jamais connue où elle se voyait affranchie de l'enfant blonde et grave "qui n'[avait] jamais pu vibrer parce que le froid ne lui laissait pas assez de champ, qui [avait] toujours retenu ses élans parce qu'elle se heurtait tout de suite à l'absence."³⁹

Tout un mois, ils ont été les deux seuls habitants de la plage, se voyant tous les jours sans même se toucher les mains une seule fois. Un mois si doux et fragile que le moindre geste, la moindre intonation pouvait tout bouleverser, où tout était si précieux, si émouvant dans l'instant même qu'ils ne disaient mot et restaient immobiles de longs moments pour

³⁶Ibid., p.147.

³⁷Ibid., p.164.

³⁸Ibid., p.164.

³⁹Ibid., p.164.

épuiser la pure joie d'être seuls au monde l'un à côté de l'autre.⁴⁰

Toutefois, bien qu'elle se sentît heureuse pour la première fois de sa vie, ayant bondi "dans l'amour, les yeux fermés et la bouche grande ouverte, au risque de le fracasser, comme un enfant fiévreux qui découvre, devant un peu d'eau, qu'il a soif depuis longtemps,"⁴¹ Claire, en proie à une légère panique, avait l'impression d'éviter de justesse un abîme qui ne demandait qu'à l'avaler, à lui voler son bonheur, comme on lui avait tout volé depuis qu'elle avait faim d'un peu de chaleur. Elle se voyait entre les mâchoires de la fatalité, qui, par l'intermédiaire de la mer qui, pour la première fois, "lui [paraissait] hostile, plus fermée qu'un mur, une frontière oppressante,"⁴² menaçaient de broyer les fils fragiles qu'elle avait précautionneusement tissés entre elle et son amant, de la livrer "à la douceâtre nausée d'une ancienne solitude."⁴³ Et, comme elle l'avait pressenti, cet abîme, béant, infranchissable, s'est finalement imposé le jour où Sandra, la fille de David aux cheveux roux dans lesquels Claire enviait la chaleur

⁴⁰Ibid., p.36.

⁴¹Ibid., p.145.

⁴²Ibid., p.157.

⁴³Ibid., p.157.

paternelle qui lui avait été refusée,⁴⁴ a fait irruption entre eux.

Pourquoi cette enfant plus grave qu'une image?
Pourquoi cette lumière rousse qui tranche si doucement les fils fragiles tissés avec tant de précaution durant tant d'heures?...

David et l'enfant sont assis à la poupe, tranquilles et silencieux, main dans la main, si unis dans leur solitude baignée d'une lumière bleutée qu'elle renonce à bloquer le gouvernail et à les rejoindre...

Papa, regarde. Un chien dans l'eau...

Le mot, que Sandra vient de dire pour la première fois, la transit. Et elle le regarde furtivement comme si elle découvrait un étranger totalement inconnu.⁴⁵

En proie au désespoir, Claire, la nuit du phare, a tenté vainement de faire renaître leur solitude partagée sur la plage en s'abandonnant à l'amour physique, en se clouant à son amant "en une flamboyante crucifixion,"⁴⁶ en osant céder au même désir irrésistible qui l'avait poussée, enfant, à étreindre le canari, bien qu'elle sût que tout venait à mourir dans ses mains, que toute beauté qu'elle enlaçait cessait de respirer. La consommation acquise, David, transi de froid, symbole de la fatalité, "[frissonnant] tellement que même sa voix [grelottait],"⁴⁷

⁴⁴Ibid., p.158.

⁴⁵Ibid., pp.159-160.

⁴⁶Ibid., p.169.

⁴⁷Ibid., p.172.

s'est dirigé vers le coffre "blanchi par l'air salin"⁴⁸ dans lequel "la bête qui [allait] le dévorer"⁴⁹ était à l'affût. En l'ouvrant, il a découvert que la lettre anonyme qu'on lui avait fait parvenir disait vrai, qu'elle avait eu plusieurs amants avant lui.

Un par montre... comme dans la lettre!... Je n'ai jamais porté de montre. Tu ne veux quand même pas que je laisse mon coeur dans le coffre?⁵⁰

David alors s'est enfui et est mort dans des circonstances qui laissent facilement croire au suicide, laissant son coeur dans la mer, agent principal de la fatalité, et un petit dans le ventre de son amante, laquelle a sombré dans une noire dépression, dans "une ancienne solitude,"⁵¹ victime de son péché, écrasée sous le poids des paroles déchirantes de sa mère défunte.

You are a born spoiler. Tu tues tout ce que tu touches, as a cat.⁵²

Le tuteur Mr. Stephen Peabody a décidé alors d'intervenir et s'est arrangé pour faire avorter la jeune fille au cours d'une "cure de sommeil."⁵³

Elle a hurlé, elle aussi, dans la déchirure de la nuit, louve qui a dévoré l'enfant de David dans

⁴⁸ Ibid., p.172.

⁴⁹ Ibid., p.173.

⁵⁰ Ibid., p.174.

⁵¹ Ibid., p.157.

⁵² Ibid., p.175.

⁵³ Ibid., p.218.

son sommeil.⁵⁴

Si on ne lui avait pas fait rejeter son foetus, rejet qui, dans l'esprit somnambulique de Claire, a ressuscité l'image de sa propre mère qui l'avait elle-même rejetée sur le plan affectif,⁵⁵ si Claire avait pu donner un descendant à David, son amant au nom messianique, le seul homme à qui elle eût avoué son amour⁵⁶, cet enfant aurait constitué pour elle une planche de salut, une rédemption, un moyen d'échapper aux griffes du passé. Mais le passé était trop lourd, les traumatismes infantiles trop profondément ancrés.

Tout de suite elle entend l'insecte monstrueux grignoter le silence. La montre automatique au large bracelet d'or s'est remise à battre.⁵⁷

Ne pouvant pas faire renaître sur sa guitare le précieux mouvement qui appartenait à un passé vers lequel "elle [tendait] encore les mains,... un passé tellement proche qu'il [était] impossible qu'il ne lui [appartint] plus,"⁵⁸ Claire, "étrangère

⁵⁴Ibid., p.235.

⁵⁵"La mer a vomi!" André Langevin, L'Elan d'Amérique, p.235.

⁵⁶Ibid., p.174.

⁵⁷Ibid., p.177.

⁵⁸Ibid., p.19.

et seule,"⁵⁹ a épousé sciemment⁶⁰ son père naturel, Mr. Stephen Peabody, qui, condamné au célibat en raison d'une "blessure intime"⁶¹ qu'il avait rapportée du Pacifique, n'a fait avec sa fille qu'un "mariage blanc."⁶² Grâce à cette formalité, Claire la bâtarde a retrouvé une identité qui lui a donné un vrai père, précieuse reconnaissance qui l'a plongée dans un engourdissement torpide où elle s'est montrée à l'abri de sa douleur jusqu'à l'irruption du désir d'Antoine, coureur de bois solitaire de quarante-cinq ans (l'âge de Langevin) dont la vie nous est aussi présentée en rétrospection alors qu'il gît sur le lit de Mrs. Claire Peabody, délirant, à demi-inconscient, ayant subi une foudroyante attaque d'apoplexie.

Les souvenirs qui remontent à la mémoire de cet homme de la nature nous font connaître de sa vie un moment relativement ancien, la première année de son mariage avec Blanche, "la seule année entière qu'il eût jamais passée à la maison"⁶³ où il

⁵⁹Ibid., p.20.

⁶⁰La conversation entre Claire et Mr. Peabody qui a eu lieu trois mois après leur mariage nous indique qu'elle l'a fait en connaissance de cause.

"—Je n'ai jamais tiré un coup de fusil de ma vie, [objecte Claire.]

—La fille de Bruce Smith, je ne suis pas inquiet.

—La fille de qui, Mr. Peabody?"

André Langevin, L'Elan d'Amérique, p.48.

⁶¹Ibid., p.144.

⁶²Ibid., p.48.

⁶³Ibid., p.112.

l'a "aimée furieusement,"⁶⁴ où il a passé son temps à s'enivrer de son corps, "à faire l'amour sous les couvertures bien tirées, de jour comme de nuit."⁶⁵ Mais dès qu'Antoine lui a fait un enfant, Blanche, qui lui avait caché sa répulsion devant l'amour charnel, l'a chassé de la chambre conjugale, le contraignant à la chasteté au nom de l'enfant, comme si son mari n'avait été pour elle "qu'un mauvais moment à passer, une maladie nécessaire qu'on pouvait, à la longue apprivoiser."⁶⁶

Deux mois encore, il avait brûlé dans le grand lit, à côté de Blanche, totalement aseptisée, jalousement refermée sur son fruit, nageant dans un univers laiteux et précieux, hors d'atteinte. Il s'interdisait de la toucher, même pour la réconforter, lui faire sentir qu'il serait là pour la protéger, même pour lui faire connaître sa joie.⁶⁷

Accablé par "la voix menaçante de Blanche"⁶⁸ qui cherchait à le neutraliser, à le dominer, Antoine a commencé à jeter "de plus en plus souvent vers la ligne des bois un regard affolé,"⁶⁹ ressentant puissamment l'appel de la forêt, de la liberté dont le goût presque oublié lui a été restitué par la voix rude de

⁶⁴Ibid., p.112.

⁶⁵Ibid., p.112.

⁶⁶Ibid., p.116.

⁶⁷Ibid., pp.112-113.

⁶⁸Ibid., p.183.

⁶⁹Ibid., p.112.

son père dès qu'il a surgi.

L'air de la maison lui était devenu irrespirable tout à coup, et intolérable la vue de ces champs ingrats qui montraient la pierre au plus haut de l'avoine et du foin, de cet horizon étriqué qu'aucune nappe d'eau ne prolongeait. Son père n'avait eu qu'à poser sa grosse patte sur le carcan pour qu'il en sentît le poids subitement.⁷⁰

Blanche, une obsédée de propreté et de pureté qui éprouvait une vive répugnance pour ce "vrai sauvage"⁷¹ qui arrivait "tout droit de la concession forestière, chaussé de grosses bottes de cuir boueuse, vêtu d'une culotte râpée par des mois de forêt et d'une chemise à carreaux rouge qui sentait le fauve, une crinière d'un an au moins, la barbe drue,"⁷² lui a refusé sa porte dans l'espoir qu'il se laisserait dominer à son tour. Mais cet "ours à deux pattes,"⁷³ à la différence de son fils qui s'était définitivement soumis à la loi de son épouse autoritaire, a fait sauter le loquet de la porte d'un coup d'épaule, violant symboliquement cette "sacrée femelle"⁷⁴ qui, ayant perdu la partie, a trahi l'amour que lui avait voué son conjoint en le rejetant vers son père.

Elle était sortie de la chambre alors et, contrairement à son attente, elle n'avait pas protesté. Au contraire,

⁷⁰Ibid., p.114.

⁷¹Ibid., p.113.

⁷²Ibid., p.113.

⁷³Ibid., p.113.

⁷⁴Ibid., p.113.

elle l'avait imploré de partir, comme si ce départ avait été le seul moyen de la libérer de la présence de son père. Elle y avait même mis une telle insistance qu'il avait été quelque peu choqué. Elle l'avait chassé presque. Toutes ces nuits, allongés l'un à côté de l'autre sans se toucher, avait-elle prié pour qu'il parte, pour qu'il la libère d'une présence pesante et gauche, pour qu'il la laisse seule avec l'enfant?... L'avait-elle aimé? Il ne savait pas et ne saurait jamais.⁷⁵

Après que son père l'eut entraîné en forêt, Antoine s'est vu contraint à se cantonner dans un rôle de père dont les limites, tracées par sa femme qui s'était délibérément condamnée à la solitude pour protéger ses enfants contre leur géniteur avili en empêchant systématiquement "que ne se [nouassent] des liens d'affection entre eux et lui,"⁷⁶ l'ont obligé à vivre une "paternité lointaine aux effusions interdites."⁷⁷ Regrettant profondément l'absence et l'aliénation de ses enfants, Antoine, soucieux de renouer avec son fils et sa fille des liens distendus par l'absence, nourrissait de vains espoirs en leur apportant des cadeaux économisés sur la maigre somme que lui octroyait sa femme sur le salaire qu'il lui abandonnait. Mais dès qu'il tendait les bras vers l'un deux, la litanie s'élevait:

⁷⁵Ibid., pp.115-116.

⁷⁶Ibid., p.116.

⁷⁷Ibid., p.118.

Tu vas lui rompre les membres! Tu as les mains sales!
 Il attrape tous les microbes! Tu l'énerves! La petite
 est en retraite, il ne faut pas lui parler! C'est le
 temps d'étudier! Tu vas leur donner des mauvaises
 manières! Veux-tu en faire des sauvages!⁷⁸

Reconnaissant que Blanche avait établi entre lui et les
 enfants une infranchissable distance, qu'il serait toujours, pour
 eux, "l'homme qui venait du dehors, l'irruption intermittente de
 la contamination et du danger,"⁷⁹ et que sa progéniture serait à
 l'abandon à tout jamais, ce "déserteur" déchu de ses droits paternels
 parce qu'il "avait refusé de sacrifier sa vie de sauvage au
 bonheur des siens"⁸⁰ s'est vu écrasé par un sentiment de culpa-
 bilité. Ce sentiment, engendré par sa désertion, s'est avéré
 d'autant plus déchirant que sa propre enfance se reflétait dans
 le regard sombre de ses petits, affligés par la défection paternelle,
 car lui aussi avait été abandonné par son père qui s'était contenté
 de donner la vie à ses fils lors de ses rares visites au foyer
 entre deux chantiers et ses bordées à Montréal; d'où ses tendances
 masochistes inspirées par le désir d'être sévèrement châtié pour
 avoir imité son père, pour avoir transmis à ses enfants, orphelins
 depuis toujours par sa faute,⁸¹ la même irresponsabilité et la même

⁷⁸Ibid., p.118.

⁷⁹Ibid., p.118.

⁸⁰Ibid., pp.111-112.

⁸¹Sa fille de vingt ans fuira la vie en entrant chez les
 religieuses cloîtrées tandis que son fils, "freluquet aux cheveux
 longs et au teint pâle," (André Langevin, L'Elan d'Amérique, p.119.)
 fera un mariage d'argent et choisira la poésie comme évasion.

carence d'identité que celui-ci lui avait léguées et qui l'avaient métamorphosé en un exclu, incapable de s'affirmer dans le domaine sentimental, incapable de briser la solitude et de pénétrer dans l'univers de l'autre, pour avoir assuré la continuité de la réaction en chaîne déclenchée dans l'ensemble de l'oeuvre langevinienne au moment précis où M. Cherteffe a refusé catégoriquement sa paternité. La scène suivante illustre bien cette attitude de "chien couchant"⁸² qui se manifestait principalement dans son comportement envers Blanche qui le traitait comme un aîné délinquant chaque fois qu'il leur rendait visite et qui cherchait inlassablement à le réduire à un rôle subalterne, celui d'un "père idéalisé et stérilisé,"⁸³ en lui infligeant l'image imposante d'une femme délaissée qui avait remporté une grande victoire morale en faisant front dans l'adversité, "[en gardant] un foyer aux enfants, [en] les [élevant], seule, mieux que si leur père avait été là."⁸⁴

Il était revenu à la fin de l'été et elle l'avait reçu de la même manière dont elle avait accueilli son père un an plus tôt.

—N'entre pas. Tu sens la bête sauvage!

Elle l'avait fait attendre quelques minutes dehors, puis elle lui avait passé un vieux manteau et des savates.

—Son propre père! Va te déshabiller dans la grange.

⁸² Ibid., p.113.

⁸³ Ibid., p.117.

⁸⁴ Ibid., p.111.

Et n'apporte rien de tout cela dans la maison.

Il lui avait obéi et il était revenu frapper à la porte, nu sous le manteau et dans les savates.

—Prends ton bain maintenant, et savonne, Je t'ai préparé ton costume de noces, une chemise blanche, une cravate...

Chaque fois qu'il était revenu par la suite, il avait dû se soumettre au même rite, hiver comme été, et jouer devant les enfants, durant un jour ou deux engoncé par le costume bleu, étouffé par la cravate, le rôle d'un père qui avait secoué la terre de ses souliers et n'avait rien de commun avec l'homme des bois qu'il était, un père idéalisé et stérilisé.⁸⁵

Au bout de sa solitude parmi les siens qui le confirmaient dans l'indignité corrosive à laquelle l'avait voué la démission de son père, Antoine se replongeait dans la nature où il pouvait mener une existence digne, "une vie d'homme,"⁸⁶ loin de ceux qui l'opprimaient, où il retrouvait la douceur frémissante et généreuse et la vierge beauté qu'il associait à l'image maternelle, cette idole lointaine à jamais disparue et à jamais regrettée, dont l'effacement, né de la destruction du foyer, avait produit chez ce bâtard privé de tendresse une nostalgie insurmontable, où se manifestaient son affectivité, voire sa sexualité, dans ses rapports avec la terre, "femme secrète et dure"⁸⁷ qu'il assimilait à son épouse dans la première année de leur mariage.

⁸⁵Ibid., p.117.

⁸⁶Ibid., p.114.

⁸⁷Ibid., p.119.

Les vagues d'épinettes frémissent et chuintent dans le vent, énorme corps qui s'émeut sous une âpre caresse. Tête baissée, léger, il fend de son pas élastique cette chair en émoi, dont il est né et qui est sa vie même. Domine en lui la sensation inexprimée d'une accélération mortelle du temps. Perte de substance au plus vif de la flamme. Ruisseau subitement asséché. Sève qui coule au coeur de l'hiver et, goutte à goutte, tue le printemps.⁸⁸

D'où la sourde rivalité que ressentait Antoine envers son fils et qui s'exprimait autour du thème de la terre. Rongé par la jalousie suscitée par le lyrisme érotique des poèmes que le jeune homme avait dédiés à ses "racines dans la terre charnelle,"⁸⁹ Antoine s'est vengé de son rival⁹⁰ en l'amenant un soir dans un marécage et en l'y abandonnant "à la terreur de la forêt nocturne, au lit tiède de la terre maternelle, lui que sa mère avait toujours endormi en jouant inlassablement, dans le noir, la maudite berceuse"⁹¹ qui est symbole de froideur et de solitude affective dans la mesure où Blanche la jouait à leur fils en faveur de qui Antoine avait été abandonné, "la si tendre et triste berceuse"⁹² qui éveillait son désir régressif de redevenir

⁸⁸ Ibid., p.84.

⁸⁹ Ibid., p.119.

⁹⁰ Le fils d'Antoine avait alors dix-huit ans, l'âge où lui, Antoine était monté à l'assaut de Blanche.

⁹¹ Ibid., p.119.

⁹² Ibid., p.120.

l'enfant pour lequel "la mère" chantonnait.

Ayant chassé le citadin qui était originaire du "monde précieux des femelles"⁹³ hors de son royaume forestier, ce recours privilégié du coureur de bois que celui-ci avait osé chanter "sans jamais avoir abattu un arbre,"⁹⁴ Antoine s'est découvert soudain, à son tour, exclu de son domaine, menacé dans sa sécurité, quand le chef du personnel de la compagnie pour laquelle il travaillait, monsieur Potter, son ancien compagnon de chantier qui "[était] sorti du bois"⁹⁵ voilà douze ans, l'a averti que souffrant d'hypertension et fils d'un père mort d'apoplexie il devait abandonner la forêt et que son prochain voyage devait être le dernier.

—Pour la Compagnie, c'est une affaire réglée. Tu retournes là-bas pour une partie de l'automne, la saison de chasse, et c'est fini!...

Le rapport du médecin est trop grave pour qu'on puisse te maintenir à un poste qui t'oblige, trop souvent, à vivre seul en forêt. On te trouvera ici une place où ton expérience nous sera très utile...

Il y a maintenant douze ans que je suis sorti du bois, moi. On s'y fait. On découvre même que ce n'est pas si désagréable de vivre comme tout le monde...

[D'ailleurs] il n'y a pas que le rapport médical. Ces postes iront à l'avenir à des techniciens qui auront reçu une formation poussée. Le service d'aménagement leur demandera des études, des enquêtes très... très spécialisées, que ni moi ni toi ne pourrions faire. Et puis, il y a aussi la langue... ils devront parler et écrire parfaitement l'anglais... C'est...

—Le progrès! Leur maudit progrès!⁹⁶

⁹³Ibid., p.119.

⁹⁴Ibid., p.119.

⁹⁵Ibid., p.80.

⁹⁶Ibid., pp.80-81.

Ecrasé par le verdict consternant rendu par la "maudite compagnie"⁹⁷ anglaise qui cherchait à l'asservir à des fins rentables en le sédentarisant, en lui dérobant sa forêt parce que ses parents avaient négligé de lui apprendre "la langue du propriétaire,"⁹⁸ Antoine a tenté de se consoler de sa déchéance dans les profondeurs abjectes de ce qui l'avait fait déchoir en tirant une bordée dans la ville de "Montréal, l'étranger,"⁹⁹ la grande métropole québécoise qui s'était laissée envoûter par le peuple conquérant si bien que le coureur de bois "y respirait un exil contagieux et... s'y sentait... étranger."¹⁰⁰ Au spectacle des "sauterelles à dents de fauves"¹⁰¹ qui se trémoussaient sur la piste dans la "cathédrale des étrangers,"¹⁰² de la jeunesse québécoise qui chantait et dansait "en étranger,"¹⁰³ ayant vendu son âme, "puis... le pays avec,"¹⁰⁴ Antoine et son frère Hercule avec qui il faisait la bombe se sont vus plongés dans un profond désarroi.

⁹⁷ Ibid., p.81.

⁹⁸ Ibid., p.76.

⁹⁹ Ibid., p.120.

¹⁰⁰ Ibid., p.120.

¹⁰¹ Ibid., p.130.

¹⁰² Ibid., p.129.

¹⁰³ Ibid., p.127.

¹⁰⁴ Ibid., p.127.

Des sauterelles à dents de fauves. Des petits carnassiers. Pas de muscles, pas de charpente, mais vifs, futés. Des insectes broyeurs, capables de vous dénuder un érable en moins de deux. Seize ans, dix sept. En savent beaucoup plus que leurs parents déjà, et ce que ceux-ci n'ont pas encore pris à cinquante ans, ils s'en emparent tout de suite, eux. Pas de sentiments, pas de fausse vénération. La clef des champs, les filles, la bière, le scooter, l'auto. Ne te mêle pas de ça, le père, et mets le pain sur la table, c'est ton rôle. Si t'avais pas laissé l'école si jeune pour faire la bête de somme toute ta vie, on en serait pas là, nous les jeunes, les tendrons qui avons tous les droits et pas d'autres devoirs que celui d'être heureux... Votre grande pauvreté, vos grandes privations, ça ne nous émeut pas, ça nous donne faim... Adieu, lumber-jacks, culs-terreux, hommes de muscles et de beaucoup de foi!¹⁰⁵

Voilà qui illustre le tragique abîme qui s'était creusé entre les générations au Québec, entre ceux qui s'étaient entêtés "à se vouloir plus durs que la pierre,"¹⁰⁶ qui s'étaient esquintés à cultiver des cailloux, croyant qu'il "y avait de l'indignité à pas travailler comme une bête,"¹⁰⁷ et ceux qui, "[ayant] tout de suite compris que c'était une histoire finie, une histoire avortée depuis longtemps,"¹⁰⁸ avaient levé l'ancre vers des horizons plus riches d'espoir, entre les deux premiers

¹⁰⁵ Ibid., p.130.

¹⁰⁶ Ibid., p.104.

¹⁰⁷ Ibid., p.104.

¹⁰⁸ Ibid., p.102.

pères protagonistes¹⁰⁹ de l'oeuvre langevinienne et leurs enfants aliénés qui leur inspiraient deux sentiments indissolublement liés: une vive hostilité envers ces derniers qui leur avaient fait éclater au moins un siècle d'histoire en plein visage, leur histoire à eux, "un beau poème épique à la gloire de la nature et des fortes vertus de la race,"¹¹⁰ qui s'achevait de leur vivant, "comme s'ils n'avaient pas eu de vie,"¹¹¹ et un sentiment de culpabilité engendré par l'ignorance et la peine obscure qu'ils leur avaient transmises en héritage, legs déplorable que la jeunesse bien embarquée "dans le bateau du confort nord-américain payé à tempérament"¹¹² avait refusé hardiment.

Hercule, "qui avait eu des enfants plein les

¹⁰⁹Les personnages d'Antoine et d'Hercule constituent dans l'oeuvre langevinienne une grande nouveauté; ce sont les deux premiers pères protagonistes. Roger Benoît et le juge Giraud dans Evadé de la Nuit et Arthur Derome dans Le temps des hommes n'ont joué qu'un rôle secondaire, et les événements n'ont jamais été présentés dans leur optique. C'étaient toujours les enfants qui souffraient de l'abandon du père. Mais dans L'Elan d'Amérique, au contraire, ce sont les pères, Antoine et Hercule, qui regrettent profondément l'absence et l'aliénation de leurs enfants, dont le prénom ne nous est même pas donné. Voilà qui nous signale que Langevin, ayant pris de l'âge depuis la publication de son premier roman, s'identifie non plus au fils, mais au père.

¹¹⁰Ibid., p.102.

¹¹¹Ibid., p.103.

¹¹²Ibid., p.120.

bras"¹¹³ souffrait peut-être plus intensément qu'Antoine de cette aliénation, car il portait le deuil de huit des siens qui avaient succombé à cette "mauvaise peste"¹¹⁴ (changements économiques et sociaux, urbanisation, industrialisation, etc.) qui avait condamné le pays à une "mort lente et humiliante."¹¹⁵ Cultivateur ruiné par une terre ingrate après s'être échiné pendant trente ans à la cultiver, après avoir résisté à l'influence de son père et à l'appel de la forêt en sorte qu'il était "resté seul à 'faire du pays', le dos rond, les yeux à terre, sans jamais oser regarder plus loin que le bout du champ de peur de comprendre,"¹¹⁶ comme ses enfants qui avaient levé l'ancre, un par un, "que le bonheur c'était peut-être autre chose,"¹¹⁷ ce titan enlisé s'était vu contraint à abandonner sa ferme pour aller chercher du travail à Montréal, ce "maudit chantier de fous où il y [avait] plus de travail pour les femmes que pour les hommes, plus pour les étrangers que pour les gars du pays, plus pour les jeunes qui [sortaient] de l'école que pour un homme fait, avec femme et enfants, plus pour les machines que pour les hommes, [où] à cinquante ans, t'[étais]

¹¹³ Ibid., p.128.

¹¹⁴ Ibid., p.101.

¹¹⁵ Ibid., p.101.

¹¹⁶ Ibid., p.104.

¹¹⁷ Ibid., p.104.

un homme mort."¹¹⁸ Condamné à vivre en exil dans cette métropole où il n' [était] pas plus à sa place... qu'une femme dans un chantier de bûcherons,"¹¹⁹ où, réduit au chômage, il n'avait récolté qu'humiliation et déshonneur, le paysan était devenu un "gros enfant à cheveux gris,"¹²⁰ un "chef déchu"¹²¹ qui partageait ses journées entre la télévision et la taverne sous l'autorité méprisante de sa femme, Marie, à qui il en voulait de s'être si bien adaptée à sa nouvelle vie, d' [avoir barboté] là-dedans, aussi à l'aise, aussi heureuse qu'un canard dans son étang."¹²²

A la vue de cet "homme fini,"¹²³ seul, qui restait rivée à sa chaise, le regard plongé dans l'écume de son verre de bière dans laquelle il essayait en vain d'oublier sa "terre de roche qui était encore plus tendre que la saloperie de ciment de la ville,"¹²⁴ Antoine s'est vu pris d'une nausée soudaine, car Hercule n'était qu'un "prolongement de lui-même, un innocent

¹¹⁸Ibid., p.135.

¹¹⁹Ibid., p.136.

¹²⁰Ibid., p.135.

¹²¹Ibid., p.128.

¹²²Ibid., p.136.

¹²³Ibid., p.132.

¹²⁴Ibid., p.136.

de sa race rejeté au rivage, comme une épave,"¹²⁵ par la même vague furieuse qui menaçait de le balayer à son tour s'il perdait sa forêt.

Toi aussi, Antoine, c'est fini. Tu ne le sais pas encore, mais l'an prochain, dans deux ans, ils vont te chasser du bois. C'est pas à toi la forêt, c'est à la Compagnie, et la Compagnie parle pas ta langue, puis un "chevreuil" comme toi, ça lui sert plus à grand-chose... Pour avoir le droit d'exister, il faut que tu rapportes. (Et pour que ça rapporte, il faut de la machine et des Anglais instruits.) Ça fait qu'on te regarde et qu'on se demande ce que tu fais là. Puis ça te travaille, puis tu t'inquiètes, puis tu te sens coupable. Fini et coupable. Voilà ce que le monde est devenu, Antoine. Un torrieu de cercueil!¹²⁶

Ecrasé par ces paroles déchirantes qu'Hercule avait laissées couler d'un seul jet, la mâchoire frémissante de colère, et qui avaient allumé d'autres mots qu'Antoine, attablé devant sa bière euphorique qui lui avait offert une fallacieuse fuite hors du réel, effaçant provisoirement sa solitude et son angoisse, avait presque réussi à étouffer, à savoir "les mots rouges du médecin, et la voix caverneuse de monsieur Potter 'A l'avenir... des techniciens... spécialistes',"¹²⁷ Le "chevreuil"¹²⁸ a tenté d'échapper aux mâchoires redoutables de la fatalité en se plongeant dans le fourmillement de la piste où une grande rousse aux yeux

¹²⁵Ibid., p.137.

¹²⁶Ibid., pp.132-133.

¹²⁷Ibid., p.133.

¹²⁸Ibid., p.127.

verts l'a réconcilié momentanément avec la génération de son fils.

Elle était nue sous le chandail; il s'enivrait de chaleur et du souple roulis prisonnier de ses mains. Puis il avait senti dans son cou le poids léger de ses bras. L'incendie avait éclaté dans tout son corps. Il l'avait plaquée contre lui, brûlante et oscillante, et il avait éprouvé dans leurs deux corps la vibrante pulsation des guitares... La vie coulait en lui comme une eau torrentielle qui ne se tarirait jamais. Un alcool généreux qui l'emplissait de joie et de bien-être. Hercule, de ses grosses pattes, avait remué une vase de cauchemar qui n'existait que dans sa pauvre tête. La vie, elle, était claire, légère, mouvement et jeunesse. Elle se suffisait à elle-même dans l'instant sans passé et sans avenir. Il suffisait de s'y abandonner et de la saisir.¹²⁹

Mais la fugitive euphorie que lui ont accordé ces quelques instants d'évasion s'est dissipée instantanément lorsqu'Hercule, pris d'un subit accès de folie, s'est rué sur "cette petite vermine"¹³⁰ qui resserrait sur l'intrus et sa compagne l'étau de sa fatalité en faisant cercle autour d'eux, cercle qui répétait les mouvements circulaires d'Antoine qui s'était mis à tourner comme un fou, la grande fille au-dessus de la tête, comme si "les sauterelles à dents de fauves"¹³¹ de l'Apocalypse suscitées par la Compagnie contre les hommes qui n'étaient pas marqués de Son sceau, contre les hommes qui ne "rapportaient"¹³²

¹²⁹Ibid., p.138.

¹³⁰Ibid., p.142.

¹³¹Ibid., p.130.

¹³²André Langevin, L'Elan d'Amérique, p.133.

pas, qui n'étaient pas en voie d'anglicisation, "[avaient] réussi à le dompter et qu'[il leur] obéissait,"¹³³ cercle qui présageait [le] naufrage d'Hercule lors de l'occupation militaire d'octobre 1970, cerné par les blindés et les militaires casqués au "regard d'automate"¹³⁴ qui "[s'avanceraient] lentement vers lui des quatre coins,"¹³⁵ paralysant, voire brisant le "taureau"¹³⁶ maculé de sang, "aveugle et fou d'impuissance,"¹³⁷ seul contre tous, dans la sainte solitude des victimes.

En proie au désespoir, Antoine s'est réfugié dans les bras de Maria del Peru, "THE FIRE GIRL,"¹³⁸ la danseuse péruvienne à la cuisse légère qu'il a rencontrée dans un bar et dont il s'est épris instantanément, ayant retrouvé en elle "cette chair en émoi dont il est né et qui [était] sa vie même,"¹³⁹ à savoir sa forêt dont elle exprimait, à sa façon, la farouche liberté et la beauté sauvage et sensuelle.

¹³³ Ibid., p.142.

¹³⁴ Ibid., p.196.

¹³⁵ Ibid., p.201.

¹³⁶ Ibid., p.201.

¹³⁷ Ibid., p.201.

¹³⁸ Ibid., p.229.

¹³⁹ Ibid., p.84.

Maria del Peru lui appartenait autant que la forêt et ses bêtes, autant que le solennel et blanc panache qui lui revenait de la nuit des temps.¹⁴⁰

Elle lui appartenait comme sa forêt et son pays, elle était son pays, "[l'inondant] de soleil et d'azur,"¹⁴¹ l'emportant dans une "folle sarabande de bonheur."¹⁴² Mais au bout d'une semaine, Antoine est retombé soudain dans le "monde étranger"¹⁴³ quand son "oiseau de feu"¹⁴⁴ qui était plus proche de lui que les siens¹⁴⁵ s'est arraché "à lui ainsi qu'on ampute un membre, dans un éclair de lame froide, sans jamais avoir laissé pressentir ce départ foudroyant,"¹⁴⁶ et s'est envolé vers le pays des Condors, son Pérou natal, où il finirait par subir le même sort tragique qu'Antoine et ses compatriotes, car "le Pérou, si inaccessible soit-il... [n'échapperait] jamais"¹⁴⁷ à l'avidité de la race

¹⁴⁰Ibid., p.203.

¹⁴¹Ibid., p.189.

¹⁴²Ibid., p.195.

¹⁴³Ibid., p.196.

¹⁴⁴Ibid., p.85.

¹⁴⁵Ibid., p.203.

¹⁴⁶Ibid., p.195.

¹⁴⁷Ibid., p.207.

citadine qui prenait possession du monde.

Il regagne à pied, abattu et en proie à un dégoût violent de lui-même, d'Hercule, des poubelles qui vomissent des ordures tout le long des trottoirs, de l'odeur de guenille brûlée qui flotte d'un mur à l'autre, du sommeil de tant d'hommes dans ce marécage de pierres et de ciment posés sur des égoûts, la chambre d'où le bonheur s'est enfui en coup de foudre pour laisser toute la place à la folie.¹⁴⁸

Incapable de respirer dans la jungle bétonnée des petits hommes après le départ de son "oiseau-soleil"¹⁴⁹ qui coïncidait avec la fin du règne de son recours privilégié qu'envahissaient, en hiver, des sportifs pour tuer les loups et qu'assiégeaient, le reste de l'année, les "sous-hommes instruits"¹⁵⁰ et leurs machines qui remplaçaient progressivement "les vrais hommes,"¹⁵¹ ceux qui, comme le "chevreuil,"¹⁵² avaient cru trouver la liberté dans des espaces à la mesure de leurs rêves, Antoine s'est replongé une dernière fois dans les régions forestières enivrantes du grand nord où a resurgi, en présence de Claire Peabody à

¹⁴⁸Ibid., p.204.

¹⁴⁹Ibid., p.85.

¹⁵⁰Ibid., p.124.

¹⁵¹Ibid., p.75.

¹⁵²Ibid., p.127.

qui il servait de guide, le "buck crépusculaire"¹⁵³ qui l'avait hanté depuis sa première apparition fantomatique dans le marécage,¹⁵⁴ "le 'buck' légendaire des Indiens qui chargeait les ours [et] secouait les loups de ses flancs comme des mouches."¹⁵⁵

L'énorme masse, ruisselante d'eau boueuse, noire dans la lumière blafarde du jour à l'agonie, était lentement passée devant lui, à quelques pieds seulement, crevant à chaque pas d'invisibles ventouses sous l'eau, torturée par une nuée de mouches rageuses. Elle était dans une eau plus profonde et seul son corps émergeait, fantomatique embarcation venue d'un autre âge, qui glissait en ralenti de cauchemar au-dessus de la forêt engloutie. Pas un muscle ne se contractait pour marquer le bruit de succion de ses pas. Une puissance à l'état pur, sans une ride, qui coulait de l'incroyable tête, préhistorique soulevée par la solennelle voilure des bois, le panache improbable de plus de six pieds de large, aux fortes empaumures, dentelées près de vingt fois. La barbe de bouc, très longue, rendait plus démesurée encore la tête au mufle velu, aux naseaux béants.¹⁵⁶

Cet animal fabuleux de taille gigantesque auquel Antoine avait prêté un sens symbolique et totémique incarnait l'âme même de sa forêt; d'où la charge affective indiciblement intense qu'il avait projetée sur cet "orignal d'avant l'homme blanc,"¹⁵⁷ car il représentait à ses yeux "la pérennité de la race des géants,... la continuité du règne de la forêt et des mâles,... la puissance

¹⁵³ Ibid., p.122.

¹⁵⁴ Ibid., p.81.

¹⁵⁵ Ibid., p.122.

¹⁵⁶ Ibid., pp.81-82.

¹⁵⁷ Ibid., p.82.

de la vie sauvage et libre..., la liberté primitive." 158

Cette créature des premiers âges, du pays vierge..., par sa seule existence,... affirmait que ce pays-là vivait encore, intact, puissant, inépuisable. Trop vaste pour que les petits hommes des bureaux et leurs inventions parviennent jamais à le saigner à mort, trop farouche pour se soumettre à une nouvelle race d'hommes débiles qui l'attaquaient à la machine pour ne pas éprouver la chaleur de sa chair... Elle était la vie... Elle était son père, et le père de son père, et tous les siens, tous fils des bois, nés vagabonds et libres... Elle était lui-même, sa propre liberté et son ordre. 159

Ayant idéalisé ce messenger mythique avec lequel il s'identifiait, Antoine s'est résolu à défendre la vie de l'original et la sienne avec la même âpreté.

C'est peut-être vrai que le buck c'est moi. Mais personne va le toucher. Pas un maudit! Et personne va me sortir du bois. Jamais! 160

D'où sa vaine tentative pour faire échouer la chasse en faisant sauter la carabine des mains de la "fendante d'Anglaise," 161 de la "maudite fendue," 162 Claire Peabody, au moment où elle a tiré sur la bête ineffablement majestueuse une "balle de 308 semi-automatique" 163 qui s'est logée "dans [son]"

158 Ibid., p.123.

159 Ibid., pp.123-124.

160 Ibid., p.133.

161 Ibid., p.64.

162 Ibid., p.64.

163 Ibid., p.62.

cul,"¹⁶⁴ engendrant une blessure incurable semblable à la "fêlure qui, depuis la ville, se [creusait] dans l'ossature du pays, [ouvrant] une faille qui [faisait] glisser le terrain sous ses pieds,"¹⁶⁵ fêlure où il tombait depuis l'évanouissement de son "oiseau-soleil"¹⁶⁶ et à laquelle il ne pouvait plus échapper. Angoissé par une accablante sensation de solitude et par la certitude que l'irréparable venait d'éclater, Antoine s'est décidé à poursuivre la bête blessée pour la libérer lui-même "de cette mauvaise mort qu'une femme [avait] enfoncée en lui,"¹⁶⁷ car elle "[avait] bien mérité une mort d'homme."¹⁶⁸

Bouge pas, bonhomme, j'arrive. Tu ne sentiras rien. N'auras même pas le temps de t'alarmer. Cela va se passer entre hommes, proprement.¹⁶⁹

Mais au moment où il l'a rejoint et l'a mis en joue, Antoine n'a pu tirer, car l'original, tout agonisant qu'il fût, était en train d'accomplir un acte auguste et solennel: coïter avec une originaire.

Antoine lui-même sait qu'il ne pourra appuyer sur la gâchette aussi longtemps que le mâle n'aura pas lâché prise. Il le voudrait qu'il ne le pourrait

¹⁶⁴ Ibid., p.62.

¹⁶⁵ Ibid., p.183.

¹⁶⁶ Ibid., p.85.

¹⁶⁷ Ibid., p.69.

¹⁶⁸ Ibid., p.187.

¹⁶⁹ Ibid., p.187.

pas, parce que le respect de cette agonie amoureuse s'impose avec la force d'un interdit sacré.¹⁷⁰

C'est donc Mr. Peabody, cet être fantasmatique, mi-machine mi-femme, insensible et aveugle, qui s'attachait à détruire la forêt au profit d'une civilisation du ciment dont il était représentant, au profit d'un monde urbain, américanisé, où les machines remplaçaient la force brute et où il fallait de l'instruction pour réussir, qui, du haut de son Cessna vrombissant, a coupé net, "en rase-mottes, la plus ancienne forêt d'Amérique"¹⁷¹ en blessant mortellement à la fois l'amant et l'amante archétypes, le "buck" légendaire et sa femelle portant le fruit de sa chair qui aurait pu assurer "la pérennité de la race des géants,... la continuité du règne de la forêt et des mâles."¹⁷²

En contemplant la masse inanimée de son "buck", les "membres écartelés en croix"¹⁷³ sur le sol blanc éclaboussé de sang, dont le trépas représentait son impuissance, voire sa propre mort symbolique, Antoine a compris que si cette "masse sombre et rouge"¹⁷⁴ que la neige, symbole de la fatalité, avait déjà commencé à ensevelir, lui avait fait signe par trois fois cela n'avait pas été pour annoncer, comme il l'avait cru, la survivance des "hommes sans

¹⁷⁰Ibid., p.206.

¹⁷¹Ibid., p.206.

¹⁷²Ibid., p.123.

¹⁷³Ibid., p.206.

¹⁷⁴Ibid., p.207.

autre école que la forêt elle-même,"¹⁷⁵ mais plutôt pour lui signaler que le règne de la forêt, qui venait d'être vaincue dans son symbole le plus noble, à savoir l'orignal lui-même, était terminé, que les citadins voraces assimilés à des femmes dévorantes étaient parvenus à conquérir l'ultime refuge de l'homme des bois.

Il sait maintenant, et au plus profond de sa chair, que toute vie doit se tarir, que la beauté, comme la force, n'appartient jamais qu'à l'instant, que toute racine peut-être tranchée, et que la ville et ses femelles, si lointaines soient-elles, ont, depuis longtemps, conquis le monde.¹⁷⁶

Ecrasé par une violente souffrance morale consécutive à cette dépossession territoriale injuste et à la maligne blessure causée par la balle de 408 semi-automatique¹⁷⁷ qui lui avait déchiré les entrailles lors de la tuerie, déchirement qui avait provoqué le redoublement de sa souffrance fondamentale provenant de ses relations interpersonnelles, de son sentiment de frustration et d'aliénation en tant que fils, en tant qu'époux, en tant que père, et en tant qu'amant, Antoine, pris d'un subit accès de colère, a crevé à coups de carabine le réservoir de l'avion qui s'était posé sur un lac avoisinant. Puis, ne voulant pas laisser ce merveilleux trophée sanglant à Peabody, il a tranché à coups de hache le chef de l'orignal totémique.

¹⁷⁵Ibid., p.124.

¹⁷⁶Ibid., p.207.

¹⁷⁷Ibid., p.206.

Cette bête, c'est nous deux. Personne d'autre n'y touchera.¹⁷⁸

Bravant ensuite le froid ainsi qu'une meute de loups voraces, agents de la fatalité qui, à l'instar de la Compagnie, dévoraient sans avoir faim leurs ennemis autour desquels ils tournaient à toute allure, "en resserrant de plus en plus le cercle, jusqu'à ce qu'ils [n'eût] plus qu'à faucher les cous parqués au centre,"¹⁷⁹ Antoine est allé porter la tête ensanglantée, l'image même de la forêt vaincue, avilie, humiliée, jusqu'à "l'orgueilleuse Américaine"¹⁸⁰ dans l'espoir de retrouver sa virilité "[en revenant] de la mort pour couvrir une femelle,"¹⁸¹ virilité dont celle-ci l'avait dépouillé lors de leur premier entretien en vérifiant qu'il lui manquait un doigt,¹⁸² qu'il manquait un andouiller à sa ramure majestueuse, virilité que la porteuse de mort¹⁸³ lui avait enlevée en lui enfonçant une "mauvaise mort"¹⁸⁴ "dans le cul."¹⁸⁵

¹⁷⁸Ibid., p.210.

¹⁷⁹Ibid., p.224.

¹⁸⁰Ibid., p.224.

¹⁸¹Ibid., p.209.

¹⁸²Ibid., p.66.

¹⁸³Ibid., p.91.

¹⁸⁴Ibid., p.69.

¹⁸⁵Ibid., p.62.

Le trophée, le panache que le vieux va clouer dans son salon de millionnaire, à l'étranger, je vais le rapporter moi-même à la maudite femelle qui m'a tiré dessus... pour [lui] enseigner qu'on ne tire pas sur la liberté.¹⁸⁶

En pénétrant dans le chalet obscur de "la maudite femelle,"¹⁸⁷ Antoine s'est identifié derechef avec l'élan d'Amérique.

C'est moi... lui... nous deux.¹⁸⁸ Puis, "le sexe érigé,"¹⁸⁹ il "[a enfoncé] ses dents dans sa robe et s'est [hissé] par à-coups jusqu'à ce qu'il [atteignît] l'encolure où il [a planté] ses dents une dernière fois pour ne plus les desserrer,"¹⁹⁰ déclenchant solitairement une dernière offensive avec l'énergie du désespoir contre la Compagnie, contre les pirates américains détenant le pouvoir financier qui tenaient le Québec en joue et dont la vice-présidente représentait le principal agent.

Une petite putain, un peu plus salope que les autres, parce que née dans le foin. Pire qu'une Anglaise. Une Américaine!... Il n'y a que les arbres qui vous appartiennent. Nous, les hommes et les bêtes, we are free. Understand?¹⁹¹

¹⁸⁶Ibid., pp.211,224.

¹⁸⁷Ibid., p.211.

¹⁸⁸Ibid., p.227.

¹⁸⁹Ibid., p.205.

¹⁹⁰Ibid., p.205.

¹⁹¹Ibid., p.40.

S'étant enfoncé triomphalement dans la douceur blonde de l'Américaine, Antoine, dans un moment d'hallucination, a cru retrouver le corps enivrant de son "oiseau-soleil,"¹⁹² Maria, l'incarnation de la farouche liberté et de beauté sauvage et sensuelle de sa forêt. Mais la reprise de son recours privilégié, de sa puissance, de sa dignité, a été de courte durée, car l'homme des bois, ne pouvant échapper aux "mâchoires de l'étau"¹⁹³ qui menaçait de lui broyer les os du crâne, s'est vu terrassé subitement par une attaque d'apoplexie qui, dans une ultime identification avec l'original, "l'[a renversé] comme la tête tranchée aux ailes déployées dans la mort"¹⁹⁴ au moment où Claire lui a annoncé "avec des mots durs et humiliants"¹⁹⁵ que Maria, l'image de sa liberté, de son pays, était morte, "tuée par l'amour!... En plein amour! Avec une machinegun, en avion,"¹⁹⁶ comme l'élan d'Amérique.

Le mâle qui emplit la femelle de son agonie et se rompt sous le feu de l'avion éclate dans une éruption volcanique qui coule en lave de feu dans son corps, et l'explosion détend ses muscles qui claquent en tous sens, le déchire en tronçons plus morts que pierres, et le renverse comme la tête

¹⁹²Ibid., p.85.

¹⁹³Ibid., p.58.

¹⁹⁴Ibid., p.229.

¹⁹⁵Ibid., p.229.

¹⁹⁶Ibid., p.45.

tranchée aux ailes déployées dans la mort, le précipite de la plus haute cime bleue et blanche au plus sombre de l'eau sans fond.¹⁹⁷

S'étant glissée de sous la forme inanimée qui gisait sur son lit, à demi-inconscient, les "membres écartelés en croix"¹⁹⁸ sur le drap blanc, Claire, en proie à une nausée, est allée prendre la douche que décrivent les premières pages du roman, nous ramenant ainsi au moment stratégique du récit qui a servi de point de départ à la double rétrospective, au présent de référence dans lequel s'est enchâssé cette longue séquence narrée au passé rétrospectif. Flottant dans un temps circulaire au plus profond de la buée chaude qui l'enveloppe sous la douche, l'enfant de la mer se laisse pénétrer par l'image de la jeune héroïne espagnole du film télévisuel qui l'avait captivée peu avant l'irruption du désir d'Antoine en raison des ressemblances flagrantes entre l'histoire de cette dernière et la sienne propre, à savoir Maria, la jeune comtesse qui, ayant trompé son époux "impuissant"¹⁹⁹ avec son amant, Harry, s'est fait assassiner par son mari jaloux. Celui-ci a commis son forfait en enfonçant une aiguille dans la tempe de sa victime, laquelle était enceinte.

¹⁹⁷ Ibid., p.229.

¹⁹⁸ Ibid., p.206.

¹⁹⁹ Ibid., p.7.

Sur l'herbe du jardin nocturne, Maria, pénétrée par la mort,... offre en même temps à l'impuissance sa mort et un fruit.²⁰⁰

S'emparant désespérément de ce nom qui figure le point où son désir et celui d'Antoine couvergent, où la danseuse péruvienne et l'écrivain solitaire se sont fondus au moment où "l'apparition vengeresse"²⁰¹ l'a atteinte dans la déchirure de la nuit et "lui a fait assassiner le souvenir de David et noyer à jamais son douloureux sourire,"²⁰² la femme en rupture de race, transformée par l'homme des bois, fort, naturel, viril, québécois, qui l'a dominée de sa puissance, crie dans sa deuxième naissance, purifiée sous l'eau lustrale de la douche après avoir été fécondée par celui qu'elle a accepté comme en un sacrifice purificateur auquel elle devait se soumettre.²⁰³ Convertie²⁰⁴ à la "québécoisité,"²⁰⁵ Claire se porte au secours du "chevreuil"²⁰⁶ sans défense, l'arrachant aux mâchoires de l'impérialiste américain

²⁰⁰Ibid., p.235.

²⁰¹Ibid., p.235.

²⁰²Ibid., p.235.

²⁰³Ibid., p.29.

²⁰⁴"Elle... plonge tout le vert de ses yeux dans le bleu limpide et froid de l'oeil droit, se penche et embrasse [Antoine] légèrement sur la bouche." André Langevin, L'Elan d'Amérique, p.236.

²⁰⁵Gerard Bessette, op. cit., p.143.

²⁰⁶André Langevin, L'Elan d'Amérique, p.127.

qui cherche à le plonger dans une sombre profondeur sans liberté possible. Puis, poussant son triomphe encore plus loin, elle se donne à la mort en sautant de l'avion avec "le plus beau panache d'Amérique,"²⁰⁷ "le trophée... que le vieux [allait] clouer dans son salon de millionnaire, à l'étranger,"²⁰⁸ qui se perd à jamais dans l'eau sombre du lac, dans le pays de l'Indien. Ayant expié ainsi son péché, la porteuse de mort qui tuait tout ce qu'elle touchait de par sa vocation de femme violée et de putain devient, en vertu de son sacrifice, celle en qui la vie triomphe, celle qui s'est immolée à la survivance des valeurs menacées, de la tradition, de la nation.

Tu vois, ça fond partout déjà... Encore un peu de soleil, et le sang de la forêt va se remettre à couler avec plus de force qu'avant... Antoine éprouve la chaleur du soleil sur ses mains, et sur son visage, à travers le mouchoir... [Il] sent les muscles de sa bouche qui se relâchent. Et il rit sous le mouchoir de l'Indien.²⁰⁹

Voilà que perce dans ce grave roman qui se clôt d'une relance²¹⁰ un mince rayon d'espérance, car la force revient incontestablement du côté de la tradition aux dépens de la

²⁰⁷Ibid., p.227.

²⁰⁸Ibid., p.211.

²⁰⁹Ibid., pp.238-239.

²¹⁰"Le bond de Maria dans l'or pâle, au plus profond d'un regard couleur de mer, l'arrache au vertige de la nuit". André Langevin, L'Elan d'Amérique, p.239.

modernité,²¹¹ du côté de l'homme humilié et traqué qui, ayant refusé de s'abandonner au "fatalisme historique,"²¹² a osé lutter contre la mort dont l'élément privilégié figure la neige, tombant du ciel, blanche et irréelle, dissimulant aux yeux de la collectivité québécoise enlisée dans la menace glacée de l'indifférence et de l'inconscience les grands périls qu'elle court en s'inclinant devant les forces avilissantes du capitalisme, en se résignant passivement à "la mauvaise lèpre qui [la] ronge."²¹³ Divaguant à demi-mort au fond d'un canot guidé par un Indien qui est lui-même à l'emploi de Mr. Peabody,²¹⁴ Antoine représente un cri dans un monde soumis aux "forces d'abâtardissement,"²¹⁵ un cri en faveur de la race des "héros obscurs d'une humble épopée,"²¹⁶ un cri qui aspire à convaincre le peuple québécois, "nègres blancs"²¹⁷ d'Amérique exilés dans leur propre patrie et

²¹¹Après s'être soustrait à la volonté inflexible de son épouse impérieuse qui l'avait réduit à l'esclavage, Antoine est passé de la Péruvienne avec qui il était sur un pied d'égalité à l'Américaine qu'il a dominée de sa puissance.

²¹²André Langevin, "Une langue humiliée", Liberté, vol. 6, no. 2, mars-avril 1964.

²¹³André Langevin, "Une langue humiliée", Liberté, vol. 6, no. 2, mars-avril 1964.

²¹⁴André Langevin, L'Elan d'Amérique, pp.238-239.

²¹⁵André Langevin, "Une langue humiliée", Liberté, vol. 6, no. 2, mars-avril 1964.

²¹⁶André Langevin, L'Elan d'Amérique, p.124.

²¹⁷Ibid., p.43.

"rendu tout mou par la saleté des villes,"²¹⁸ qu'il faut s'allier contre les pirates américains qui tiennent le Québec en joue, un cri qui exhorte la "nouvelle génération"²¹⁹ à espérer contre tout espoir en tirant sa sève de celui qui a survécu au trépas du "buck crépusculaire"²²⁰ et à engager rageusement le combat à l'intérieur du cercle fatal qui se boucle autour de son peuple afin qu'il puisse "échapper à la fêlure où il tombe depuis le matin,"²²¹ afin que "cela [ne devienne jamais] une tare honteuse de parler français, un handicap tel qu'il sera déraisonnable de l'imposer à [ses] enfants."²²²

²¹⁸Ibid., p.238.

²¹⁹Ibid., p.209.

²²⁰Ibid., p.122.

²²¹Ibid., p.187.

²²²André Langevin, "Une langue humiliée", Liberté, vol. 6, no. 2, mars-avril 1964.

CHAPITRE V

Dans son cinquième roman intitulé Une chaîne dans le parc que l'on pourrait qualifier de parabole monumentale, Langevin met en scène un enfant terriblement précoce qui, entre deux hospices, se voit brusquement abandonné dans l'étrangeté du monde extérieur dont la valeur ne réside guère dans sa spécificité québécoise, à la différence de L'Elan d'Amérique qui était bien ancré dans la réalité d'un petit peuple conquis, mais plutôt dans son intégration dans une métaphore puissante, cohérente, qui figure l'expression d'une vision de l'absurde, de la tragique absurdité de l'existence des hommes agglomérés dans un petit être générique nommé Pierrot. Voilà qui sous-tend l'originalité de cette oeuvre, car la valeur métaphorique de cet espace privilégié dans lequel nous plonge le romancier pour nous faire partager une expérience douloureuse de la condition humaine lui permet l'expression d'une vision qui atteint l'universel et exprime l'angoisse existentielle de l'homme moderne qui, tombé dans une ère de décadence où l'on "accorde la plus grande importance aux têtes tranchées de rois déguisées en têtes ordinaires sur des pièces de monnaie,"¹ piétine désespérément sur le sol miné de

¹Andre Langevin, Une chaîne dans le parc, (Paris: Editions Julliard, 1974), p.267.

son destin dans un monde cruel soumis à l'absurde dont l'homme représente toujours le plus précieux collaborateur, dans un huis clos éternel où crépite la colère "dans le silence en forme de longs corridors"² dans lesquels chacun devient sa propre solitude au sein de la solitude commune.

Au moment où s'ouvre le récit, Pierrot, ne portant pour tout bagage qu'une rêverie durement conquise sur un monde concentrationnaire où il a connu pendant quatre ans la solitude la plus totale et la plus désespérée, celle d'un petit emmuré sans parents, passe brusquement de ces ténèbres prénatales à l'étrangeté d'un grand espace désert plein de préjugés, de malveillance et de mesquinerie. Le choc s'avère violent. Isolé dans cet univers où la monstrueuse énigme de la souffrance des enfants contredit toute justice, où la naissance représente la mort, où la vie commence dans un cercueil,³ dans cet univers hostile peuplé de gens aux gestes mécaniques, rituels, qui rappellent "le premier défilé des enfants de plomb au rythme des claquettes,"⁴ et aux "visages de plâtre,"⁵ "fermés et durs,"⁶ qui le regardent, l'auscultent, le toisent, et le jugent, faisant

²Ibid., p.316.

³Ibid., p.12.

⁴Ibid., p.12.

⁵Ibid., p.19.

⁶Ibid., p.10.

de lui un affligé,⁷ le petit bâtard dépaysé qui rêvait, dans sa réclusion pénitentiaire de bonnes soeurs rigides surnommées les "corneilles,"⁸ à un monde de tendresse, de communion, plein de tout ce qui ne se pouvait dans les murs, à un monde nimbé d'une luminosité étincelante qui contenait tout son désir inassouvi, ne sait plus où donner de la tête. Il se voit plongé dans le désarroi le plus profond, d'autant plus qu'il se découvre privé de l'appui de ses deux compagnons mythiques nés de son imagination pour répondre au besoin de protection et au désir d'une autre vie, à savoir le chat Balibou, interlocuteur aux mille métamorphoses "prêt à tous les exploits..., ou à toutes les méchancetés pour le venger des corneilles,"⁹ et "l'homme bleu", cet être auréolé d'une lumière dorée et diffuse qui venait lui parler par son regard, la nuit seulement, quand le petit crédule pouvait librement inventer "tout ce qui n'[existait] pas mais pourrait exister."¹⁰

⁷"En passant près de lui, la dame au mouchoir dépose une pièce d'argent sur son banc,... D'autres femmes l'imitent, et même des hommes... Tout le monde est passé qu'il les contemple encore avec surprise, et un peu de honte. On l'a pris pour un mendiant". André Langevin, Une chaîne dans le parc, p.19.

⁸Ibid., p.10.

⁹Ibid., p.9.

¹⁰Ibid., p.15.

De "l'homme bleu", pas le moindre petit signal, pas le moindre contact. L'abandon le plus total, incompréhensible. Comme s'il le soumettait à l'épreuve la plus grave de sa vie, en lui refusant tout appui, en le laissant découvrir seul les règles, les pièges, les pistes invisibles, sans même l'aide de Balibou.¹¹

Débusqué de son enfance faillie, de la fausse protection de ses repliements qui lui ont permis de survivre dans la "cage aux corneilles"¹² dominée par un "crucifix mort"¹³ où il a été mis à l'âge de quatre ans par un père alcoolique à la mort de sa mère, et agressé incessamment par la froideur grisâtre et cruelle de la réalité, par le langage, la sexualité, et le sang qui font tache sur l'éternité rêvée, ce petit "Pierrot-de-la-lune"¹⁴ à la lucidité précoce se voit peu à peu démystifié, bien qu'il s'escrime à rêver pour embellir ce monde blâfard qui ne diffère guère du champ de bataille qu'il a toujours connu.

...Rien ne ressemble à tout ce qu'il avait imaginé... Le monde du dehors, ce n'est peut-être, en fin de compte, que des milliers de murs, dans toutes les directions, où on a l'impression d'aller aussi loin qu'on veut, et plus loin encore, jusqu'à ce que ce soit différent, mais c'est toujours pareil comme une grille grande ouverte sur un beau parc dans lequel se trouverait tout ce qu'on a imaginé, mais la grille recule à mesure qu'on avance et on n'arrive jamais à y entrer, et la grille n'est ouverte, en fin de compte, que pour laisser deviner tout le possible impossible.¹⁵

¹¹Ibid., p.12.

¹²Ibid., p.83.

¹³Ibid., p.85.

¹⁴Ibid., p.11.

¹⁵Ibid., pp.65,54.

Rétabli dans sa nuit, dans "un horizon à quatre murs,"¹⁶ Pierrot, hanté par l'échec initial de ses relations avec son père, tente désespérément, à l'instar de son jumeau spirituel, Jean Cherteffe, de se découvrir lui-même et d'idéaliser sa vie en reconstruisant l'image de cet absent idéal qui lui a imposé, en le condamnant à une crise d'identité provoquée par l'abandon parental, une tare ignominieuse qui lui vaut l'exclusion, une honte secrète de soi qui lentement l'asphyxie et l'exclut irrévocablement de l'univers affectif. Mais le petit bâtard à qui seront refusées tour à tour toutes les images du père échouera misérablement dans sa recherche d'une identité à travers l'image paternelle idéalisée et ne découvrira que la vanité de sa quête.

La première destruction de l'image symbolique du père, nous l'avons vu, s'effectue quand Pierrot se découvre "brusquement abandonné dans l'étrangeté du dehors"¹⁷ par l'homme bleu," ce personnage mythique qui, dans les rêveries de l'enfant, projetait une image paternelle consolatrice.

Depuis sa sortie des murs, "l'homme bleu" a vertigineusement disparu dans un brouillard qui a tout rendu incertain et improbable, l'installant dans un vide où il se passe des choses dont la signification lui échappe.¹⁸

¹⁶Ibid., p.10.

¹⁷Ibid., p.8.

¹⁸Ibid., p.140.

Livré à son destin de naufragé par celui qui avait atteint l'irréelle majesté de l'absent idéal, par l'être divinisé qui présidait à l'imaginaire et qui devait "chasser les corneilles"¹⁹ et "lui ouvrir les grilles du parc, les portes de la vie;"²⁰ le petit bâtard, deux fois orphelin, se sent trahi; d'où la désagrégation de "l'homme bleu" qui se métamorphosera en "l'homme en bleu,"²¹ être humanisé, impuissant, cynique, désabusé, qui trépassera après s'être trop rapproché de l'enfance de Pierrot.

Voulant rétablir l'équilibre perdu en lui-même par suite de cette première déception qui préfigure la suite, Pierrot, assoiffé de tendresse et privé de l'appui de l'image symbolique du père qu'il s'était forgée dans ses rêveries, reporte sur l'oncle Napoléon, "le premier ami de l'homme bleu,"²² l'espoir de salut. Mais le lecteur perçoit dès le début que ses tentatives pour communier intensément à cet être afin d'exorciser son passé, afin de "s'évader de sa nuit", à la manière de Jean Cherteffe, en reconstruisant en autrui l'image de l'absent idéal, sont vouées à l'échec et que le héros en sortira meurtri.

¹⁹Ibid., p.73.

²⁰Ibid., p.65.

²¹Ibid., p.193.

²²Ibid., p.17.

A l'arrivée à l'appartement de la famille montréalaise à laquelle il a été confié, le petit orphelin, voyant la "bonne grosse tête de Père Noël"²³ de son oncle, "s'élançe de joie dans les bras de quelqu'un"²⁴ pour la première fois de sa vie.

C'était le premier ami de "l'homme bleu" qu'il voyait enfin, le premier habitant de l'univers secret où vivait prodigieusement tout ce qui lui manquait, tout ce qui était la vraie vie, et qui devait fatalement lui être restitué après une nécessaire privation.²⁵

Mais l'oncle, "dont il avait toujours été sûr qu'il viendrait, un jour, le chercher, en lui ouvrant les bras, sans mot dire,"²⁶ cachant la peur que lui a inspiré cette démonstration d'affection sous une maladroite irritation, recule "comme si un chien lui avait sauté à la gorge,"²⁷ replongeant Pierrot dans son lac d'eau glacée où il doit résister à l'idée que le froid et l'étrangeté dans lesquels il se voit enlisé ne disparaîtront jamais, "qu'il sera toujours seul devant les êtres et les choses."²⁸

.... L'oncle avait creusé un grand trou, et il s'était fait le plus lourd possible pour ne pas

²³Ibid., p.17.

²⁴Ibid., p.17.

²⁵Ibid., p.17.

²⁶Ibid., p.18.

²⁷Ibid., p.18.

²⁸Ibid., p.140.

y tomber.²⁹

En proie à une légère panique inspirée par ce rejet, par "l'idée que tout existe réellement comme il le voit avec son regard détaché,"³⁰ Pierrot, se montrant fermement convaincu qu'il existe "sous l'oncle, toujours raidi dans son personnage,"³¹ un homme secret étroitement lié avec celui qu'il a inventé pour se confier à une protection, poursuit fiévreusement la quête du père, du "visage invisible"³² d'un bleu léger qui, masqué par un gros homme préoccupé de maintenir un vide autour de lui, "[attend] son heure pour changer complètement et rendre possible ce que tous repoussent à deux mains dans la prison de l'enfance,"³³ à savoir la tendresse, l'amour, la communion. Mais l'oncle ne livrera rien et simulera même une froideur assez proche de l'hostilité "jusqu'à la musique."³⁴

Il regarde le cahier de très près, sa grosse tête blanche penchée en avant, puis ses doigts ronds et courts effleurent à peine les notes. C'est presque beau pendant une minute, puis il s'interrompt, passe l'index sur le cahier, joue quatre ou cinq notes, qui ne le satisfont pas,... Là il recule un peu son gros derrière, remonte son pantalon et boit une gorgée de liquide jaune

²⁹Ibid., p.18.

³⁰Ibid., p.140.

³¹Ibid., p.140.

³²Ibid., p.18.

³³Ibid., p.140.

³⁴Ibid., p.140.

dans le verre qu'il a déposé au-dessus du piano. Quand il a bien roulé la gorgée dans sa bouche, il tire un peu les poignets de sa chemise, se rapproche du piano, remet le nez dans le cahier et recommence le même jeu... L'oncle est maintenant emballé. Il joue sans s'interrompre, en dodelinant de la tête avec le rythme, et très fort par moments, comme s'il révélait un homme caché que existe quand les tantes sont sorties.³⁵

Charmé par cette mélodie délicate, sautillante, qui naît, à sa grande surprise, sous les gros doigts de Napoléon, le petit crédule s'émeut à ce point qu'il se croit enfin en présence de cet homme secret, de ce père symbolique métamorphosé, en l'absence des tantes marâtres, en "un vrai Père Noël"³⁶ au regard bleu par un certain liquide jaune qui sent l'iode et par "un langage secret qui... rend moins grande la distance entre le possible que chacun peut voir et l'impossible que chacun peut sentir comme plus vrai."³⁷ Emerveillé, il s'évertue à effacer le cuisant échec de son arrivée en essayant de communiquer avec cette image du père idéal associé à l'homme auréolé dans la crèche de Noël à l'orphelinat, symbole de l'amour paternel qu'il n'a jamais connu.

Pourquoi tu ne veux pas m'expliquer la musique?
Tu as le temps. Nous sommes seuls.³⁸

Mais l'idole, ayant retrouvé le cachot du gros homme renfrogné

³⁵Ibid., p.137.

³⁶Ibid., p.272.

³⁷Ibid., p.141.

³⁸Ibid., p.139.

préoccupé de tenir le "petit bâtard morveux"³⁹ à distance dès qu'il a renfermé le couvercle du piano, ne répond à aucune de ses questions et s'enfuit dans son bureau où il se retranche derrière l'écran de son journal.

Resté seul, Pierrot, en désespoir de cause, essaie de faire renaître cette mélodie enchanteresse qui l'a fait "sortir du désert de la journée,"⁴⁰ qui l'a affranchi momentanément des asservissements du passé et des angoisses de l'avenir en superposant au vieillard maussade l'image du père idéal. Mais aucune musique ne naît sous les doigts du petit orphelin taré qui, condamné à la passivité de l'enfant à cause de son jeune âge, accepte sans manifester le moindre étonnement son échec.

.....Il soulève le couvercle et joue quelques notes en n'appuyant presque pas, d'une seule main d'abord, puis avec les deux, mais il accepte très vite qu'aucune musique ne naisse, comme il a toujours accepté que ce qui n'arrive pas n'arrive pas.⁴¹

³⁹Ibid., p.168.

⁴⁰Ibid., p.138.

⁴¹Ibid., p.139.

Affligé par le douloureux sentiment d'aliénation provoqué par ce rejet définitif que le vieillard a même ponctué d'un brusque renvoi, image de son exclusion originelle exhumée par la trahison du "premier ami de 'l'homme bleu'"⁴² qui ne l'avait conduit à l'espoir que pour mieux l'écraser, Pierrot se voit contraint à avaler, une fois pour toutes, l'ultime déception qu'il soupçonne depuis sa sortie de l'orphelinat.

.....L'oncle n'est qu'un gros monsieur...,
bien ordinaire parmi les autres.⁴³

Voilà qui représente une prise de conscience on ne peut plus déchirante qui ébranle le petit exclu au plus profond de lui-même. Reconnaisant par suite de ce deuxième échec lamentable que "personne de plus puissant ne lui tendra jamais la main,"⁴⁴ qu'il sera toujours un intrus dans cette cellule familiale symbolique,⁴⁵ Pierrot, privé douloureusement d'une intégration vers laquelle il tendait si désespérément, sombre dans une ancienne solitude. N'entre-

⁴²Ibid., p.17.

⁴³Ibid., p.168.

⁴⁴Ibid., p.140.

⁴⁵Dans cette cellule familiale symbolique, les tantes jouent incontestablement un rôle maternel auprès de l'oncle Napoléon; d'où la sourde rivalité que ressent celui-ci à l'égard du petit orphelin en faveur de qui il risque de se voir abandonné.

voyant devant lui qu'une longue suite de jours à vivre "sans espoir et sans joie,"⁴⁶ il se voit animé par un vif désir de regagner l'enclos de son enfance où l'égalité dans l'abandon faisait de tous les orphelins ses frères, où la dure expérience du rejet était escamotée par nivellement, où il ne figurait qu'un garçon parmi quatre cents autres loin du "monde du dehors,"⁴⁷ de ce monde à cloisons, à préjugés, où il est toujours pris dans le regard acerbe de sa tante marâtre, Maria, laquelle, souffrant de tuberculose avancée, se vengera de son destin sur l'enfant dont la dépendance permet toutes les humiliations en lui faisant subir une dramatique confrontation avec l'image qu'il a cherché à écraser de son mépris au moment où il s'est attaqué au "robineux,"⁴⁸ à savoir celle de son père débauché.

Un ivrogne qui obligeait ta mère à mendier, qui aimait mieux aller au bordel que travailler, qui la battait, oui, qui la battait et devant vous encore! Parce qu'elle devait cacher le peu d'argent pour vous nourrir et qu'il voulait le lui arracher. Il partait des semaines entières avec des filles et, quand il revenait, c'était pire qu'une bête, sale, sentant mauvais et dormant pendant des jours.⁴⁹ Voilà le beau sang qui coule dans tes veines.

⁴⁶ André Langevin, Evadé de la Nuit, p.116.

⁴⁷ André Langevin, Une chaîne dans le parc, p.15.

⁴⁸ Ibid., pp.106-107.

⁴⁹ Ibid., p.254.

Face à son reflet dans ce miroir péniblement terni,
Pierrot se voit contraint à partager non seulement
l'indignité de son géniteur, mais encore sa culpabilité.

[Il a] tué ta mère.⁵⁰

Cherchant désespérément à échapper à cette identifi-
cation intolérable, à "sa propre voix qu'il n'a jamais
entendue,"⁵¹ le petit bâtard supplie tante Rose de l'aider,
de tenir sa promesse à la photo aux bords dentelés.⁵²

C'est pas vrai tout ça, tante Rose? C'est
parce qu'elle est pleine de bière, hein?⁵³

Mais au lieu de venir à son secours, elle l'assassine en
évoquant en contraste l'image innocente, voire angélique, de
sa mère, renforçant ainsi la condamnation du père, du fils,
des deux.

C'était une sainte qui ne se plaignait jamais.⁵⁴

"Serrant très fort contre lui l'enfant mort,"⁵⁵ Pierrot

⁵⁰Ibid., p.253.

⁵¹Ibid., p.255.

⁵²"Tante Rose... a promis à la photo aux bords dentelés
qu'elle ferait tout pour qu'elle puisse être fière de son
dernier garçon." André Langevin, Une chaîne dans le parc,
p.252.

⁵³Ibid., p.254.

⁵⁴Ibid., p.255.

⁵⁵Ibid., p.273.

tente de reprendre ses distances en reculant derrière "son bloc de glace,"⁵⁶ de se mettre à l'abri en escaladant à la nage le rideau rouge sang qui jaillit de la déchirure béante causée par les tranchantes paroles de Maria dans les chairs meurtries de l'univers secret que l'orphelin, doté de cette merveilleuse innocence enfantine, s'était construit à partir du seul langage, de ce monde intérieur dans lequel le petit emmuré, ayant été enfermé trop jeune, avant la naissance de la mémoire, s'était retiré pour garder l'équilibre. Mais les cloches des deux églises⁵⁷ sonnent le glas de ses espérances, de ses rêveries. La honte le vide et il sombre dans "le noir complet"⁵⁸ de cet "enclos muré de toutes parts où il faut... combattre seul ses monstres."⁵⁹

... La glace a toute fondu, ... il n'aura plus jamais ses yeux d'observateur détaché que rien ne peut atteindre.⁶⁰

Sur le point de se désintégrer seul dans les profondeurs ténébreuses du "sérieux,"⁶¹ Pierrot se voit ranimé par la belle voix grave de Jane, une petite fille de dix ans

⁵⁶Ibid., p.302.

⁵⁷Ibid., p.275.

⁵⁸Ibid., p.276.

⁵⁹André Langevin, Evadé de la Nuit, pp.104-105.

⁶⁰André Langevin, Une chaîne dans le parc, p.254.

⁶¹Ibid., p.267.

dont la chevelure lumineuse d'une couleur "qu'il n'a même jamais imaginée, [rousse] et [dorée] en même temps,"⁶² lui rappelle cette douceur fugitivement goûtée auprès de sa mère, cette idole lointaine à jamais disparue et à jamais regrettée dont l'effacement a produit chez le petit bâtard privé de tendresse une nostalgie insurmontable.

---Psitt... Pierrot... Viens vite...
 Il bondit vers elle, la serre dans ses bras
 avec... violence...
 ---Il t'en a fallu du temps pour te réveiller!
 ---Je ne dormais pas. J'étais mort. Si tu
 n'étais revenue qu'à la nuit...⁶³

Désormais cette petite "fée rousse"⁶⁴ dont le petit bâtard s'est épris dès le premier contact, l'ayant découverte aussi solitaire parmi les siens que lui, isolée entre un "père à la guerre"⁶⁵ dont l'absence avait éteint le visage qui apparaissait sur la photographie "comme sablé tant il était blanc et vide"⁶⁶ et une "mère toujours absente"⁶⁷ qui recevait des hommes chez elle au grand scandale des tantes

⁶²Ibid., p.61.

⁶³Ibid., p.276.

⁶⁴Ibid., p.108.

⁶⁵Ibid., p.75.

⁶⁶Ibid., p.230.

⁶⁷Ibid., p.75.

marâtres, représentera son unique viatique,⁶⁸ source de beauté et de fraîcheur sur laquelle le petit exclu, animé d'un seul désir, aimer et être aimé, fondera sa dernière tentative d'échapper au réel par l'irréel, de s'évader de cette nuit d'angoisse et d'isolement en établissant avec cette petite "feuille tombée du soleil"⁶⁹ une authentique "rencontre" qui lui permettra d'idéaliser sa vie, d'accéder au bonheur dans et par l'amour, de goûter enfin à "la vraie vie et à la liberté... dans un rire plus frais que l'eau d'une fontaine...."⁷⁰ Il aura une soif de sa petite voisine aux cheveux éblouissants à culbuter toutes les résistances et toutes les difficultés provoquées par sa propre lucidité et par la formation qu'il a reçue dans l'univers muré de son enfance peuplé seulement de garçons et d'êtres assexués,⁷¹ une soif qui exigera une si intense communion qu'il aspirera

⁶⁸Voilà que Pierrot, ayant échoué misérablement dans sa recherche de l'absent idéal à travers l'image du père idéalisé, poursuit sa quête, à l'instar de Jean Cherteffe, en se tournant vers la femme.

⁶⁹Ibid., p.69.

⁷⁰Ibid., p.315.

⁷¹Ces êtres assexués, soit les "corneilles" aigries et haineuses, ont trahi leur rôle symbolique de mère en lui faisant subir leurs inhibitions et leurs peurs, en lui imposant leurs dégoûts castrateurs.

à "la faire entrer toute entière dans son propre corps pour mieux résister... aux ruades de la nuit";⁷² d'où le "mariage de sang,"⁷³ cérémonie solennelle prescrite par Pierrot en vue de rendre plus vrai le fusionnement de leurs solitudes.

Il l'étreint... à lui broyer les os,... et il la mord, la lèche, la goûte avec la fringale de quelqu'un qui a failli mourir de faim. Son sourire lui a lavé le cerveau à grande eau, et il bondit dans la vie, à son bras, dans l'éclat de sa vitalité à elle, le petit bâtard le plus heureux du monde.⁷⁴

Point de voyage de noces cependant pour les deux petits conjoints. Seul dans un cratère où il circule dans une poussière jaune dont l'action insidieuse, fatale, n'épargne rien, dans les odeurs de la brasserie, de l'usine de caoutchouc et des fumées charbonneuses qui menacent de tout engloutir, le couple dont l'amour oppose en lui-même la tendresse et l'impuissance se verra accablé de toutes parts par une présence hostile qui n'aura de cesse qu'elle n'ait resserré sur lui l'étau de sa fatalité, à savoir l'"autre tribu,"⁷⁵ cette population qui nous frappe à la fois par son anonymat et par son unanimité, ce fond d'humanité

⁷²Ibid., p.295.

⁷³Ibid., p.279.

⁷⁴Ibid., p.303.

⁷⁵Ibid., p.267.

grise sur lequel se détachent quelques visages, quelques silhouettes mieux dessinées qui, s'étant résigné à cette poussière et aux autres manifestations de la fatalité, a accepté de porter le masque de celle-ci en sorte qu'il est devenu son agent principal, celui qui "fait couler du sérieux dans les rues de la ville."⁷⁶ Même le jardin des Lafontaine, cette petite oasis de tendresse où les enfants se rendaient obstinément pour trouver une réalité plus conforme à leurs rêves auprès de Maman Pouf, cette figure maternelle majestueuse qui, ayant deviné leur solitude, les prenait dans ses bras tous les deux et "les léchait comme une chatte,"⁷⁷ ne leur servira d'abri. Car le "bonheur si tranquille, si petit,"⁷⁸ qui y régnait finira par être noyé par cette fatalité menaçante dont la victoire définitive sera assurée, ironiquement, par le ménage Pouf lui-même lorsqu'Isabelle, promise à Paul qui appartient à la police militaire, mais amoureuse de Gaston, un adolescent tuberculeux surnommé le Rat, fera naître entre ces derniers une haine sauvage que seule la mort éteindra.

... Au pied du réverbère, il y a la moto noire du Rat, couchée sur le trottoir, une roue tournée

⁷⁶Ibid., p.267.

⁷⁷Ibid., p.208.

⁷⁸Ibid., p.264.

vers le ciel, et quelque chose en coule jusque dans la rue. Et, attachée au poteau du réverbère, il y a la chaîne qui brille sur une faible distance, jusqu'à l'imperméable de Banane, qui recouvre une forme longue, pliée en deux, dont il ne voit que les pieds...

Il s'approche. La tête aux longues mèches noires de fille est tombée sur la poitrine, comme cassée, et il y a de l'écume rose dans la bouche ouverte. Ce qui brille dans le dos, c'est une longue lame de baïonnette...

Sous la chaîne, il y a une grande tache sombre. Il soulève un peu l'imperméable. Le pantalon est déchiré, et l'autre extrémité de la chaîne passe entre les jambes, sur une plaie rouge. Il recule précipitamment, saisi de nausée, en découvrant la chose dans la main ouverte.

... Il est secoué de spasmes et vomit, à s'arracher le coeur.⁷⁹

Cette expérience profonde de la mort qui se voit projetée par "le cheval de mort du Rat"⁸⁰ dans le surréel, dans l'éternité, de sorte qu'elle se situe hors du temps et de l'espace présents, acquérant ainsi une valeur universelle, éternelle, absolue, soumet le petit orphelin à un vertige et à une nausée impossibles à surmonter. Il se sent atteint au plus profond de lui-même par la poussière, par cette "neige de plâtre"⁸¹ qui l'enveloppe et le pénètre, dissipant toutes les illusions que le petit crédule avait soutenues à forces de rêves, par la tragique absurdité de l'existence

⁷⁹Ibid., pp.298-299.

⁸⁰Ibid., p.295.

⁸¹Ibid., p.303.

de l'homme qui peine sur terre, obéissant sans lucidité et sans conscience aux lois obscures qui l'asservissent à la fatalité absurde dont il se fait l'allié et que son activité ne sert qu'à perpétuer, par les forces obscures qui avaient resserré inexorablement autour du couple un cercle d'hostilité, un cercle fatal bouclé par la mort du Rat dont la puissance maléfique a broyé les fils fragiles qu'il avait précautionneusement tissés entre lui et son amante.

Il lui coule du plomb dans les jambes et la joie le quitte abruptement.⁸²

Voilà qui marque la fin de cette marche à l'aveuglette dans un monde à cloisons, à préjugés, à conventions irrespectueuses de la vie, dans un monde qui immole ses victimes au nom de sa bonne conscience sale dans lequel le petit orphelin a traversé en quelques jours l'espace d'une vie terrestre. Ayant échoué dans toutes ses tentatives pour combler une solitude inhérente à la condition humaine par des médiations intérieures et extérieures, ayant compris le sens de son espace, le sens de sa fatalité, de son inhabileté au bonheur et de son incapacité de rompre ses chaînes, Pierrot, "plus en retrait encore en lui-même"⁸³

⁸² Ibid., p.304.

⁸³ Ibid., p.308.

qu'à sa sortie de l'orphelinat, n'a plus qu'à entamer sa marche symbolique vers l'univers concentrationnaire de sa première enfance, incarné par les deux policiers qui ressemblent manifestement à ceux qui l'avaient escorté hors de son premier pensionnat.

... Il roule, entre ses deux gardiens, vers de nouveaux murs, hors de la vie offerte d'un seul coup, comme une grosse mer où il n'a pas eu le temps de voir venir une seule vague, les rues, à peine connues, déformées dans l'eau de la glace fondue dans ses yeux, vers de nouveaux jours interminables, vers Justin, Nicolas, tous les autres qui mettent leur âme au frigidaire pour pouvoir attendre les Noels du dehors, les merveilles dont ils ne savent pas qu'elles ressemblent étrangement à celles du dedans...⁸⁴

Cette cruelle fin promise dès les premières pages, même si elle est confirmée par l'échec matériel de notre petit héros, se montre néanmoins singulièrement atténuée dans l'esprit par le fait que Pierrot évolue radicalement sur le plan spirituel. En effet, ses relations avec autrui s'approfondissent sensiblement en raison de la traversée vitale effectuée par le petit orphelin qui perce sa différence, son étrangeté en traversant l'oubli qui l'avait contraint à se clauser dans un monde intérieur, en s'affranchissant définitivement de toutes les illusions enfantines auxquelles il s'était adonné.

⁸⁴ Ibid., p.315.

La vraie vie et la liberté [sont recherchées]
 autant dehors que dedans.⁸⁵

Rompant ainsi sa claustration pour rejoindre l'humanité, Pierrot découvre l'assise de son identité. Il se retrouve homme parmi les hommes, lié à la collectivité, à tous ceux qui habitent sa mémoire et qui se sont substitués aux phantasmes compensatoires qu'étaient Balibou et "l'homme bleu", par un réseau de souvenirs, par le soleil⁸⁶ qui traverse les murs de son nouveau cloître, par le chant des oiseaux⁸⁷ qui étouffera à jamais le "martèlement de bottines."⁸⁸

La mémoire... heu... c'est toi dans ma tête,
 tiens. Toute la vie, tu seras ma mémoire.⁸⁹

Voilà qui explique cette espèce de paix, de soulagement qu'éprouve Pierrot, réenfermé, car il possède une nouvelle liberté, entièrement intérieure, qui lui permet de s'assumer, de se cramponner, à la différence de l'intransigeant Jean Cherteffe, à l'empan réel de la vie, d'investir "le 'plus tard' que même les grandes personnes attendent quand elles ont toutes les raisons de ne plus y croire."⁹⁰ N'est-ce pas là, en un certain sens, l'histoire de tous les hommes?

⁸⁵Ibid., p.315.

⁸⁶Ibid., p.316.

⁸⁷Ibid., p.316.

⁸⁸Ibid., p.316.

⁸⁹Ibid., p.292.

⁹⁰Ibid., p.315.

CONCLUSION

Le monde d'André Langevin, c'est "univers sauvage"¹ et "cruel"² dans lequel la vie ne représente qu'une "farce tragique"³ que l'alcool rend plus supportable, s'avère centré sur un thème unique qui fait l'unité des cinq oeuvres, soit celui de la solitude. Jean Cherteffe, Claude, Gros-Louis, et Pierrot, nous l'avons vu, la vivent à l'orphelinat, ce monde concentrationnaire dominé par un "crucifix mort"⁴ où les petits emmurés connaissent la solitude d'un exil né de la destruction de leur famille, comme Antoine, Hercule, et Rose Greenwood la subissent dans leur vie privée et professionnelle. Ce même isolement est vécu par Alain, Madeleine, Laurier, Yolande, Micheline, Monsieur et Madame Giraud, Benoît, Madame Power et Blanche dans leur vie conjugale, dans leurs foyers, ces lieux privés qui s'animent pour se révolter contre la soif d'intimité de ceux qui les habitent; par Pierre Dupas dans sa vie religieuse; par Maurice, Napoléon, Maria, Rose,

¹André Langevin, Evadé de la Nuit, p.57.

²Ibid., p.56.

³Ibid., p.237.

⁴André Langevin, Une chaîne dans le parc, p.11.

Eugénie, Arthur Derôme et Jane dans leur famille; et par Paul, Gaston, Isabelle, Claire, David et Marthe dans leur vie sentimentale.

Tous ces solitaires à travers lesquels notre romancier pose des questions philosophiques profondes sur l'absurde de la condition humaine au niveau de l'individu et du couple aussi bien que sur le plan collectif, national, et universel, tous ces maillons "à la dérive"⁵ assujettis au même mouvement néfaste qui les achemine inexorablement vers la découverte de la fatalité d'un cercle infernal dont le centre figure le lieu de l'existence humaine, vivent sous des formes différentes une aventure identique en sorte qu'ils se fondent en un seul et même héros qui circule dans l'oeuvre langevinienne sous des modalités et des noms différents. Imprégné d'une réalité obsédante qui marque l'oeuvre tout entière de notre romancier, à savoir l'absence du Père, notre héros représente toujours, à des degrés divers, un orphelin réel ou symbolique condamné à revivre à chaque moment important de son existence son exclusion originelle. Traumatisé par "le naufrage de son enfance"⁶

⁵ André Langevin, L'Elan d'Amérique, p.77.

⁶ Ibid., p.63.

et souffrant d'une faiblesse quelconque, d'une carence d'identité, d'une honte secrète de soi provoquées par l'abandon parental, ce bâtard, comprimé dans un présent sans avenir qui se resserre comme un étai selon la progression de son drame, aspire à composer dans son entourage les réponses à ses interrogations, à se construire à travers autrui. Ainsi, dans Evadé de la Nuit, Jean Cherteffe, dépouillé de sa véritable identité par l'échec du foyer parental et par la démission paternelle, cherche désespérément à rebâtir l'image du père idéal en permettant à un ivrogne la reconquête de sa dignité première. De même, dans Poussière sur la ville, Alain Dubois, orphelin de père, élevé par une mère effacée, s'évertue à récupérer l'appartenance refusée en essayant de subjuguier Madeleine, "de la vaincre, de l'humilier, de la briser."⁷ Mais on n'atteint point la vraie communication en dominant les autres. On ne réussit à établir d'authentiques relations humaines qu'en les laissant répondre librement à l'appel de l'amour; d'où l'échec lamentable de Jean Cherteffe qui est resté orgueilleux et tyrannique devant Benoît. Relancé dans le pessimisme, dans son monde "sans espoir et sans joie,"⁸ Jean se voit contraint à poursuivre sa

⁷ André Langevin, Poussière sur la ville, p.104.

⁸ André Langevin, Evadé de la Nuit, p.116.

quête en se tournant vers Micheline Giraud, la jeune femme d'une douceur désarmante devant laquelle il renonce à l'orgueil, accepte l'amour et en arrive par conséquent à vivre provisoirement le vrai bonheur.

Il regarda longtemps tomber la neige, fixement, empli d'une extase qui transcendait la vie, la nettoyait, lui donnait une joie sereine qu'il accueillait sans l'interroger, parce que, pour la première fois, elle comblait sa soif exacerbée. Il ne lui demanderait pas si elle était durable. Les coups du sort ne pouvaient plus l'atteindre. Il marcherait parmi les hommes, inconnu d'eux, soulevé par le bonheur et nul ne pourrait le toucher.⁹

Mais lorsque le fruit de leur amour qui devait graver au fer rouge leur bonheur provoque paradoxalement la victoire définitive de la fatalité en entraînant le trépas prématuré de l'accouchée, le roman ouvert sur la mort ferme la boucle en "une virvolte dérisoire."¹⁰ Complètement démuné par cette expérience indiciblement douloureuse, Jean s'abandonne au cercle de la communication impossible qui se referme sur lui dans la mort, dans cet "abîme impensable"¹¹ qui impose à jamais à l'homme "assoiffé d'éternité"¹² sa solitude.

⁹Ibid., p.235.

¹⁰Ibid., p.27.

¹¹Ibid., p.27.

¹²Ibid., p.154.

Et après? Après le feu s'éteindrait, mais il aurait tout consumé...¹³

Après ce traquenard de l'espoir, le héros langevinien parvient enfin à transcender les écrasants obstacles qui retardaient l'arrivée du "temps des hommes" au moment où Alain Dubois renonce à l'orgueil qui l'a incité à croire qu'il pouvait recouvrer par la domination physique et morale de l'autre¹⁴ son identité, au moment où, envahi par un torrent de pitié et d'amour, il défie héroïquement un destin contraire en s'agrippant résolument à la vie en s'engageant avec courage et humilité à soustraire l'homme à "l'injustice divine"¹⁵ en se faisant son allié contre "l'absurde cruauté."¹⁶

Je resterai. Je resterai contre toute la ville. Je les forcerai à m'aimer. La pitié qui m'a si mal réussi avec Madeleine, je les en inonderai.¹⁷

¹³Ibid., p.235.

¹⁴André Langevin, Poussière sur la ville, p.104.

¹⁵Ibid., p.152.

¹⁶Ibid., p.153.

¹⁷Ibid., p.213.

Cette nouvelle dimension annoncée par le docteur Dubois dans sa dernière réflexion, soit la charité, représente la force impérieuse qui réoriente l'oeuvre langevinienne, qui s'avérait centrée sur le présent dans Poussière sur la ville et dirigée par le passé dans Evadé de la Nuit, vers un futur nimbé de rayons d'espérance qui instaure chez Langevin une phase nouvelle dans laquelle notre romancier franchit "la dialectique sartrienne du 'pour-autrui' et du conflit avec l'autre et... rejoint le palier des relations authentiquement humaines";¹⁸ d'où la victoire éclatante dans Le temps des hommes où notre héros, préoccupé par le bonheur de l'humanité souffrante et non par le sien propre ou par celui de l'aimée, réussit en fin de compte à éteindre sa soif d'intégration au monde, à établir d'authentiques relations humaines, au moment où Pierre Dupas, orphelin de père¹⁹ qui s'est vu "dépouillé de sa véritable identité"²⁰ lorsqu'il s'est défroqué, refoule l'orgueil qui l'a disposé à commander le miracle²¹ et s'humilie devant un homme à la main tendue, lourd de haine, qui lui ouvre son âme.

¹⁸ Jean-Louis Major, "André Langevin", Archives des lettres canadiennes, III (1964), p.229.

¹⁹ Pierre Dupas a perdu son père à l'âge de deux ans.

²⁰ André Langevin, Le temps des hommes, p.35.

²¹ Ibid., p.114.

Ils étaient âme contre âme, liés l'un à l'autre dans le dessein d'un crime. Laurier n'avait pas perdu de temps à prendre la main tendue, à se décharger de son âme, de sa haine, de sa faiblesse. Quand il se serait rayé des hommes il y aurait toujours le "curé à ses côtés."²²

Ainsi, bien que l'ambiance qui la baigne s'avère parfois accablante, l'oeuvre de Langevin chante effectivement la possibilité d'une authentique intersubjectivité, chant qui retentit triomphalement dans les régions forestières enivrantes du grand nord, dans le pays de l'Indien, l'ultime refuge de l'homme des bois²³ qui est revenu de la mort pour assurer la survivance des valeurs menacées, de la tradition, de la nation, chant qui résonne victorieusement sur les phantasmes compensatoires qui peuplaient la mémoire salvatrice de Pierrot dans Une chaîne dans le parc, chant qui exhorte les hommes à rompre leur isolement à l'instar de ces "Prométhée"²⁴ qui ont échappé à la fatalité de l'échec, à approfondir sensiblement leurs relations avec autrui et à atteindre la vraie liberté et la vraie communication.

²²Ibid., p.116.

²³André Langevin, L'Elan d'Amérique.

²⁴André Langevin, Evadé de la Nuit, p.43.

BIBLIOGRAPHIE CHOISIE

A. OEUVRES DE LANGEVIN

Langevin, André. Evadé de la Nuit. Montréal: Le cercle du de France, 1951.

Langevin, André. Poussière sur la ville. Montréal: Le cercle du livre de France, 1953.

Langevin, André. Le temps des hommes. Montréal: Pierre Tisseyre, 1956.

Langevin, André. "Une langue humiliée." Liberté, vol. 6, no. 2, mars-avril 1964.

Langevin, André. L'Elan d'Amérique. Montréal: Le cercle du livre de France, 1972.

Langevin, André. Une chaîne dans le parc. Paris: Editions Julliard, 1974.

Langevin, André. "'Une chaîne dans le parc' au bill...23 en passant par l'enfance, la Révolution tranquille, la consommation, l'Education et le joual des faux monnayeurs." Le Jour, vol. 1, no. 195, 19 oct. 1974, p.13.

B. THESE SUR LANGEVIN

Berry, Julia Agnes. Le thème de l'étranger dans les oeuvres de Thériault, de Langevin et de Bessette. M.A., Université du Manitoba, 1968.

C. AUTRES OUVRAGES CONSULTES - LIVRES

Bessette, Gérard. "L'Elan d'Amérique dans l'oeuvre d'André Langevin." Trois romanciers québécois, Montréal, Editions du jour, 1973.

- Bessette, Gérard. Une littérature en ébullition. Montréal: Editions du jour, 1968.
- Charbonneau, Robert. Romanciers canadiens. Québec: Presses de l'Université Laval, 1972.
- Falardeau, Jean-Charles. Notre société et son roman. Montréal: Editions HMH, 1967.
- Gay, Paul. Notre Littérature. Montréal: Editions HMH, 1969.
- Mailhot, Laurent. La littérature québécoise. Paris: Presses universitaires de France, 1974.
- Marcotte, Gilles. "L'oeuvre romanesque d'André Langevin." Une littérature qui se fait. Montréal: Editions HMH, 1962. Collection Constantes, II.
- Pascal, Gabrielle. La quête de l'identité chez André Langevin, Montréal: Editions Aquila, 1976.
- Tougas, Gérard. Histoire de la littérature canadienne-française. Paris: Presses universitaires de France, 1964.

D. AUTRES OUVRAGES CONSULTÉS - ARTICLES

- Beaver, John. "La métaphore théâtrale dans l'oeuvre romanesque d'André Langevin." Etudes littéraires, vol. 6, no. 2, 1973, pp. 169-197.
- Bednarski, Betty. "Espace et fatalité dans 'Poussière sur la ville'." Etudes littéraires, vol. 6, no. 2, 1973. pp.215-239.
- Bérubé, Rénaud. "L'hiver dans 'Le temps des hommes' d'André Langevin." Littérature canadienne, Montréal: Les Editions de Sainte-Marie, nov. 1968, pp.11-17.
- Brault, Jacques. "Transgression des transgressions." Devoir, vol. 65, no. 235, 12 oct. 1974, p.17.
- Dorion, Gilles. "La littérature québécoise contemporaine 1960-1977." Etudes françaises, vol. 13, no. 3-4, oct. 1977, pp.327-328.

- Edwards, M.-J., Gérard Bessette. "Le thème de la solitude dans les romans de Langevin." Revue de l'Université d'Ottawa, XXXIII, 3 (1962), pp.269-279.
- Ethier-Blais, Jean. "La profonde humanité de Monsieur André Langevin." Devoir, vol. 65, no. 235, 12 oct. 1974, p.17.
- Falardeau, Jean-Charles. "André Langevin, romancier de l'angoisse et de la mort." Europe, février-mars 1969, pp.61-65.
- Falardeau, Jean-Charles. "L'évolution du héros dans le roman québécois." Littérature canadienne-française, Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 1969, pp.250-251.
- Gallays, François. "'Le temps des hommes' d'André Langevin--Une relecture." Voix et images, vol. I, no. 3, avril 1976, pp.406-416.
- Garneau, René. "Du 'temps des hommes' à celui des grands enfants." Présence de la critique (textes choisis par Gilles Marcotte), Ottawa: Editions HMH, 1966, pp.15-19.
- Gaulin, André. "André Langevin, essayiste (1946-69)." Voix et images du pays, VII, P.U.Q. 1973, pp.151-165.
- Gaulin, André. "La lutte longue et totale pour un Québec français." Maintenant, no. 136, mai 1974, pp.21-22.
- Gaulin, André. "La vision du monde d'André Langevin." Etudes littéraires, vol. 6, no. 2, 1973, pp.153-167.
- Gaulin, André. "Une chaîne dans le parc." Livres et auteurs québécois 1974, Québec: Les Presses de L'Université Laval, 1975, pp.26-29.
- Godbout, Jacques. "La revanche d'André Langevin." Le Maclean, vol. 14, no. 12, déc. 1974, p.16.
- Godbout, Jacques. "Le milieu: personnage symbolique dans l'oeuvre d'André Langevin." Livres et auteurs canadiens, 1966, pp.198-203.
- Hébert, François. "Le noir et blanc, le bleu et le rouge." Etudes française, vol. 11, no. 2, mai 1975, pp.111-119.

- Jasmin, Claude. "Une chaîne, Don Quichotte et la neige ou: Langevin, Beaulieu et Aquin, 1974." Actualité, vol. 14, no. 11, nov. 1974, p.36.
- Major, Jean-Louis. "André Langevin." Archives des lettres canadiennes, III. Montréal: Fidès, 1964, pp.207-230.
- Ricard, François. "Désillusions et liberté." Le Jour, vol. 1, no. 172, 21 sept. 1974, p.12.
- Roberts-van Oordt, Christina. "Constellation tragique." Canadian Literature, no. 64, spring 1975, pp.67-74.
- Saint-Jacques, Denis. "André Langevin aux prises avec le temps." Etudes littéraires, vol. 2, no. 2, août 1969, pp.157-176.
- Saint-Jacques, Denis. "L'Elan d'Amérique." Etudes littéraires, vol. 6, no. 2, 1973, pp.257-268.
- Tardif, Jean-Claude. "Les relations humaines dans 'Poussière sur la ville'." Etudes littéraires, vol. 6, no. 2, 1973, pp.241-255.
- Voisine, Simone. "L'expression de l'espace dans la trilogie romanesque d'André Langevin." Etudes littéraires, vol. 6, no. 2, 1973, pp.199-213.